VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 30 DECEMBRE 1913 NUMERO 33

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Phones - - Garry 4264-4265

1914

Né en 1913, nous avons pour la première fois la joie de souhaiter une bonne et heureuse année à tous nos amis: collaborateurs, correspondants, annonceurs et protecteurs.

* * *

Quand nous regardons le chemin parcouru depuis notre venue au monde du journalisme, nous nous sentons profondément satisfait du passé. En moins de huit mois, nous avons atteint une circulation qui, relativement à la population française du Manitoba, est vraiment étonnante. De semaine en semaine, notre courrier de la campagne s'est fait plus varié, plus complet. De même celui des nouvelles locales. Grâce à la collaboration d'amis de notre oeuvre, notre page de rédaction a gagné continuellement en attrait.

* * *

Ce progrès nous réjouit parce qu'il est la preuve de la vitalité de la cause franaise et catholique du Manitoba.

S'il est le fruit de notre effort, il l'est encore plus du concours et de la sympathie féconde des amis de la *Liberté*.

En cette fin d'année, ce nous est une grande joie que de les remercier du fond du coeur de l'appui qu'ils nous ont donné, soit en s'abonnant, soit en lui recrutant des lecteurs, soit en collaborant à la rédaction et au courrier, soit en y annonçant.

A tous, nous souhaitons une année bonne, heureuse, prospère et sainte.

CAISSES POPULAIRES ET ....L'EMPIRE

—Bon! Il n'y manquait plus que la politique impérile...

Qu'a à faire l'Empire dans les Caisses Populaires, ou mieux les Caisses Populaires dans l'Empire?

Voici.

Il est rumeur qu'à l'avenir on ne sera sûr d'être bien et dûment orthodoxe, en notre Dominion, qu'en prenant *"la croix du sacrifice impérial"*, pour l'amour d'une pauvre mendiante qui avait nom jadis de *fière* Albion.

Rien que cela. Pauvres Canadiens...

Mais, enfin; puisqu'on en est rendu là, m'est avis, qu'en hauts lieux, il faudrait pour être logique, déployer un grand zèle.—un zèle impérial—pour susciter une véritable évolution économique chez nos classes ouvrières et rurales; car disent *nos gens* faudra "avoir les reins forts" pour porter, sans broncher, même le petit bout de la "croix" impériale.

Oui! s'il en faudra de nos cinq sous blancs, et de nos petites pièces de cuivre pour blinder, ne fut-ce qu'un modeste Niobe. No. II...

Or, le branle se donne naturellement à Ottawa. On y trouve maints chauffeurs pour activer la fournaise impériale. De part et d'autre c'est à qui fera décrocher la plus grande quantité de millions qu'on jettera en pâture à l'ogre impérial, en dépit de la dette nationale; et pour stimuler notre enthousiasme un peu revêche, on nous montre l'exemple de d'autres colonies en mal d'offrir des cadeaux marins à la grande métropole d'outre-mer.

—Eh bien, quoi? Et les Caisses?

—Un instant!

Il semble qu'au milieu de ce tintamare impérial, on ne devrait pas s'arrêter en si bonne voie.

On nous présente ces colonies comme modèles? Qu'on les imite en ce qu'elles font bien. Ainsi qu'on encourage comme elles le font, les organisations économiques populaires du genre des Caisses Desjardins. Qu'on les protège par une loi. Voilà en quoi le Canada devrait imiter les Colonies soeurs, en particulier l'Australie.

En effet, ne serait-ce pas plus profitable à l'Empire, et non moins glorieux, d'assurer la stabilité du cultivateur par l'établissement de sociétés coopératives, et le développement de l'esprit d'épargne; au lieu de songer trop à prélever des impots qui iront grossir la bourse de Londres.

Par suite de l'imprévoyance et du manque d'organisation coopérative maints cultivateurs sont obligés de vendre leurs terres, et émigrent aux Etats-Unis, où ils s'américanisent rapidement tandis que des milliers d'immigrants Américains viennent s'établir chez nous, tout en gardant des attaches toutes naturelles et très vives pour leur pays d'origine. Par conséquent on peut entrevoir un jour possible où quelque beau matin, par exemple un quatre de juillet, forts de leur nombre, appuyés par leurs frères de l'autre côté les lignes, ces nouveaux venus, arborant le drapeau étoilé, proclameront, sans plus de cérémonie, une partie sinon tout notre territoire partie intégrante de l'union américaine. Voyez-vous alors l'Angleterre accourir avec *nos* dreadnoughts pour replanter le Union Jack sur tous ces *homes* américains?...

Un peuple agraire, content de son sort, prospère, bien protégé contre les usuriers et autres exploiteurs, par une solide organisation économique; n'est-ce pas la plus belle contribution à l'Empire? N'est-ce pas ce qui lui sera le plus profitable?

Alors n'est-ce pas digne de la considération d'un Ministère d'Agriculture, surtout si c'est un impérial perspicace?

Puisqu'on a voulu faire miroiter à nos yeux la démarche de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, comme un exemple à suivre pour assurer les glorieuses destinés de l'Empire, proposons à notre tour l'exemple de cette même Australie en ce qui concerne la question qui nous occupe.

Car le mouvement coopératif est très intense en Australie. Sans la haute protection et l'action intelligente du Département de l'Agriculture, coopératives et Caisses rurales ont pris un développement prodigieux.

Qu'on en juge par les chiffres suivants, tirés des statistiques officielles de janvier 1912.

Il y avait à cette époque 17,841 sociétés coopératives de tous genres, en Australie. De ce nombre 11,196 étaient des coopératives agricoles, dont près des deux tiers, soit 7,991, des Caisses Populaires type Raiffeisen.

Dans la seule année 1911 il s'y est fondé 380 Caisses populaires, sans parler des autres coopératives; ce qui est plus de trois fois autant qu'il ne s'en est fondées au Canada depuis 12 ans.

Remarquons cependant que la superficie de l'Australie n'est qu'environ les trois quarts de celle du Canada, et sa population est à peine les deux tiers de la nôtre.

Voilà un exemple à suivre. Développons chez nous cette mentalité, cet esprit d'Association et de solidarité qui fait la force du paysan australien.

Ce peuple connaît la puissance de l'Association et de l'épargne, et surtout il est encouragé en hauts lieux. Avec son esprit de prévoyance et de générosité, son gouvernement aurait su faire bon marché de l'opposition intéressée et ignorante de certains gros banquiers jaloux du succès des Caisses Desjardins.

En voilà assez.—Tout de même je ne peux me défendre d'un certain enthousiasme pour ce genre d'impérialisme au Canada. Voilà une "croix" que nous ne craindrions pas.

Que vous en semble-t-il?

J.-C. ST-AMANT, Ptre.

NOS VOISINS SE CIVILISENT

Nos voisins, les Américains, se civilisent. D'année en année, ils font un moins fréquent usage de la loi du lynch.

Le lynch consiste, comme on le sait, dans l'exécution sommaire du coupable—presque toujours nègre—sans la moindre forme de procès, sans que l'accusé ait chance de prouver son innocence. Système barbare, qui coûta la vie à de nombreux innocents et ne servit souvent qu'à satisfaire une inepte haine de race.

L'an dernier il y a eu aux Etats-Unis 64 exécutions sommaires. Cette année, ce chiffre s'est abaissé à 54. C'est un progrès qui réconforte tous ceux qu'intéresse le bon renom des Etats-Unis et que préoccupe l'accord entre blancs et noirs. Depuis vingt-huit ans le nombre des victimes du lynch a toujours été en décroissant, comme on peut le voir par le tableau suivant.

Exécutions sommaires par million de population:

1885-89	2.6
1890-94	2.9
1895-99	2.0
1900-1904	1.4
1905-09	0.9
1910	0.8
1911	0.70
1912	0.6,
1913	0.60

Le peuple américain comprend de plus en plus que le lynch est une coutume barbare et qu'il doit se reposer sur les autorités judiciaires pour la stricte application de la loi. Ce fut là une cause de la diminution des exécutions sommaires. Mais elle est fondée, au dire de tous les observateurs, sur le changement d'attitude de la presse du sud des Etats-Unis. Il y a quelques années, ou elle gardait le silence sur toute exécution sommaire ou même elle approuvait et félicitait les coupables. Aujourd'hui, il n'est aucun journal qui ne réprouve vigoureusement toute exécution sommaire et ne prêche au peuple de s'abstenir d'exercer lui-même la jusetice.

QUE DONNER POUR ETRENNES?

Voici venir la saison des trennes. Chacun va maintenant tâcher, par quelque cadeau plus ou moins approprié, de manifester son affection ou sa reconnaissance à ceux auxquels il est redevable de quelque faveur. Quelles plus belles étrennes que celles d'un livre intéressant qui, non seulement peut faire passer bien des heures agréablement, mais qui instruira en même temps sur l'histoire de cette moitié du Canada qui, un désert hier, sera demain la partie la plus importante du Dominion!

Telle est l'Histoire de l'Eglise catholiques dans l'Ouest du Canada", par le R. P. Morice, ouvrage qui est aussi bien reçu aux Etats-Unis qu'au Canada. Voici, en effet, ce qu'écrit l'*Opinion Publique* de Worcester, Mass: "Le P. Morice n'est pas un novice dans l'art d'écrire de façon intéressante. Il suffit de parcourir les premières lignes de "l'Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien" pour s'en rendre compte et éprouver le désir de pouvoir absorber tout l'ouvrage d'un seul trait, tant la lecture en est captivante".

De son côté, le *Messager du Sacré Coeur de Jésus* en écrivait: "Courses incessantes, activités saintes, audaces inouïes, pénétrations des glaces du nord, le P. Morice, en homme qui a dépouillé tous les mémoires de famille et tous les récits pittoresques, nous a raconté cette épopée glorieuse avec vérité et émotion". Voir l'annonce dans une autre colonne.

Je ressemble au peuplier, cet arbre qui a toujours l'air jeune, même quand il est vieux.

"PARISIAN FRENCH"

Il y a quelques semaines, nous citions du *Free Press* des extraits du "Parisian French". Mais il n'y a pas qu'à Winnipeg qu'on dédaigne le "patois" des Canadiens-français pour cultiver le "Parisian French"—Une foule de bonnes gens de Toronto y consacrent le plus clair de leur cerveau.

Il nous tombe sous la main une revue, *Office and Field*, contenant le rapport de la sixième convention générale des assureurs sur la vie, à Montréal.

M. J.-T. Lachance, vice-président de l'Association québecoise, a sur l'invitation du président, parlé en français. Voici le rapport qu'en fournit le rédacteur de *Office and Field*.

"Mr. Lachance said in part:

M. le Président,

Mesdames et Messieurs:

"Je regrette sincèrement que M. J. C. Tory, le président de l'association, des assureurs sur la vie pour la province de Québec, ait été empêché par des circonstances imprévues d'être "icé" ce soir, pour vous souhaiter la BENVENUE. Il "possèd" un talent oratoire QUE JE NE POSSEDE LE PLAISIR QUE NOUS, au nom de l'association provinciale, incorporée, avons, de vous AVOID tous AN NULLIEN DE NONS.

Les délégués des provinces, de l'ouest, de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie Anglaise, et vous; messieurs les "delegués" de "l'esctrême" Est, des Provinces Maritimes, soyez les BIENVENSES, dans la Province de Québec, VOU AND TRAUVEREZ ici dans "cetté metropole" du Canada, qu'est la belle VILLA de Montréal. Des coeurs ouverts qui vous disent, nos frères acceptez de participer AUV agapes que nous avons le grand plaisir de célébrer aujourd'hui. Vous êtres réunis ici pour vous entretenir du progrès de l'une des plus grandes institutions FINANCIEURES du Canada, du monde entier, cette institution, c'est L'ASSURANCES SEND la vie.

LIDEE de l'association, a GERMEE dans le cerveau des meilleurs hommes de L'ASSURANCES sur la vie et aujourd hui, a près six ans D'ORGENISATION de l'association de la Puissance du Canada, plus de quinze cents noms sont inscrits SUD la liste de ses membres. Nous avons DVOITS, d'être FIER de ce "rèsuitat", et j'espère que, nous ne sommes qu à nos débuts que le nombre va TONJOURS "äugmenter" "l'anneé en anneè." Maintenant, mesdames et messieurs, M. le Maire vous a DET que la clef de la ville était EXTRO vos mains; au nom de l'association de la PROVINCA de Québec, je vous LIORE le "cléf" de la Province de Qeubec. Il n'y a pas que Montreal qui soit une jolie ville dans nos province, Québec a des charmes a nul ANTRE PAREIL je vous invite à visiter Quebec.

TOUTES LES RICHESSES DE LA PROVINCE. Merci, mesdames et messieurs, de votre bonne attention."

Si M. Lachance poursuivait l'*Office and Field* pour lui avoir fait mâchouiller, à son insu, un pareil charabie, le scribe "bilingue" de la revue de M. Campbell n'aurait qu'une excuse à invoquer, celle qu'on invoque toujours en des circonstances de ce genre et qui permet de cacher bien des ignorances souvent: la maladresse du typographe.

Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder. jour.

Mes effluvions sont les rêves d'une ombre.

Les Etrennes du Pere Zidore

Conte du Jour de l'An, par Jean Aicard, de l'Academie Francaise

Je l'avais connu le long des quais, le vieux Zidore, devant les étalages des bouquinistes.

Humble employé d'un ministère, il déjeunait d'un croissant et dînait d'une flûte; mais il achetait des livres, des livres rares, s'il vous plaît. Pour pas cher, par exemple! Et sa collection était admirable.

Un jour, il voulut me la montrer. Nous devînmes grands amis.

Il y a de cela vingt ans. Il en avait alors plus de soixante.

Dix ans plus tard, il cessa ses visites aux bouquins des quais. Rhumatisant, catarrheux, perclus, il garda la chambre, vécut entouré de ses chers livres, n'ayant aucune autre société. Une femme de ménage lui apportait chaque matin la flûte et le croissant. Il la voyait avec impatience, s'irritait lorsqu'elle époussetait les piles de livres qui chancelaient autour de lui et la renvoyait au plus tôt. Il n'aimait recevoir personne. Les livres lui suffisaient.

Une fois par an, le 31 décembre ou le 1er janvier, il tolérait ma visite; il finit même par la désirer, déclarant qu'elle lui manquerait si je venais à l'oublier.

Et je ne l'oublais jamais.

Cette année, au 1er janvier, je trouvai mon malade singulièrement "baissé", comme on dit. Déjà, l'année précédente, il se traînait avec peine d'un angle à l'autre de son étroite chambre, ne quittant son point d'appui d'une main que lorsqu'il sentait l'autre assurée...

—Eh bien! père Zidore, je viens vous souhaiter bonne année nouvelle!

—Ah! c'est vous, mon enfant? Eh! eh! l'année nouvelle ne sera pas pour moi.

—Allons donc, père Zidore!... D'où vous viennent ces idées?

—Ce ne sont pas des idées: ce sont des choses qu'on sent comme ça!... Voyez-vous, quand les vieux ruminent tout le jour les souvenirs de leur enfance, c'est signe qu'ils finissent. Et je vais sur ma fin. C'est, pardine, trop naturel!

Il retomba lourdement dans son fauteuil, qu'il avait quitté pour me faire honneur, et me montra une chaise près de lui.

Je gardais le silence, n'osant l'interroger, craignant d'inquiéter le brave homme, n'ayant pas pour habitude d'ailleurs de pousser aux confidences.

Les gens disent ce qu'ils veulent dire. Si on les aime, c'est une raison de plus pour respecter leur liberté.

Il me regarda, me comprit et sourit.

* * *

"Il y a soixante-quinze ans, commença-t-il, ma mère travaillait pour vivre. Elle cousait, cousait, gagnant à grand'peine notre vie. Mon père, sous-lieutenant dans les armées du grand empereur, était mort à l'ennemi.

"J'avais sept ans; je fis une grave maladie.

"Ma mère me crut perdu. Le médecin aussi. La crise passa, mais je demeurai si faible qu'on continua à me croire mourant.

—Que lui donner? dit ma mère.

—Tout ce qui lui fera plaisir! dit le médecin.

"Ma mère avait cru parler de ma nourriture. Je me fis fort de sa question et de la réponse du docteur pour exiger un joujou. Trop pauvre, ma mère, au jour de l'an, me donnait des "étrennes utiles": des bas, des souliers ou une paire de manches de lustrine. Je demandai cette fois un pantin à musique!

"Ma mère travailla nuit et jour; je la voyais, de mon petit lit, mettre en hâte points sur points; je voyais sauter sous mes doigts une agile étincelle qui était l'aiguille, et qui m'amusait! Les enfants sont égoïstes. Ils ne savent pas ce que coûte à leur mère chacune de leurs joies.—Après cela, ajouta le père Zidore en manière de réflexion, les hommes eux-mêmes jouissent bien chaque jour de toutes les merveilles de l'industrie, de la science, sans songer aux souffrances, aux morts qu'elles coûtent... C'est comme ça.

Le père Zidore eut une quinte de toux qui l'interrompit longtemps. Il reprit:

—Les robes de belles dames que cousait ma mère me donnaient seulement une plus grande envie d'avoir mon pantin. Il serait habillé de satin... blanc et rose..., avec des dentelles pour collerette..., un joli bâton rouge pour le prendre; et, en le faisant tourner au bout de ce bâton, on entendrait chanter la musiquette qui serait dedans.

"Alors, je battais des mains de plaisir... Les yeux de ma mère se tournaient vers moi; et plus vite, plus vite, la petite aiguille sautait, plongeait dans la soie des belles robes, y disparaissait pour sortir un peu plus loin, tirant son fil de soie après elle, et toujours recommençait, en jetant sous les doigts de ma mère une petite étincelle qui me semblait de la gaité. Et ma mère pleurait.

"Enfin, je l'eus, mon pantin à musique! C'étaient mes premières étrennes... Et je n'en ai jamais eu d'autres.

"Ma mère me l'apporta pour le 1er janvier. J'étais couché, enveloppé de couvertures, sur un fauteuil que nous avions, le même où me voilà encore. Dès le palier, ma mère se mit à faire tourner le pantin au bout de sa hampe, et j'entendis, comme dans un rêve, la musiquette métallique de ce pantin tant désiré... Il avait deux airs: une valse lente, et puis un air gai, très vif, alternaient.

"Vous savez comment se produisent ces sons? La hampe du pantin est fixée dans l'axe d'une roue qui met en mouvement un rouleau de cuivre criblé, hérissé de petites pointes d'acier. Chacune de ces pointes, à mesure que le rouleau tourne, soulève une dent d'une sorte de peigne de métal qui est un clavier. La vibration de chaque dent donne une note.

"Et cela fait une musique grêle, menue, aigrelette, qui a toujours même dans les airs mélancoliques, quelque chose de brusque et de sautillant.

"Ma mère entra, faisant toujours tourner le pantin. Je tendis le bras, soulevé par l'extase, et, tout le jour et toute la nuit, il me répéta, mon pantin rose, ses deux éternelles chansons, la triste et la gaie passant de l'une à l'autre sans trop de difficulté, après un petit silence pourtant, durant lequel un bruit de mécanique qui se prépare à bien s'appliquer: Cric! crac! boum! "Il tousse, maman! il se mouche! criai-je, comme M. le curé avant le sermon!"

Et le père Zidore toussait aussi, mais longtemps..., longtemps!... La quinte violemment secouait le fragile corps du vieillard. Puis il se remettait à conter, avec lenteur quoique avec abondance, revoyant comme dans un rêve de fièvre toutes les choses dont il parlait:

—"Je couchais avec mon pantin, et mon pantin mangeait avec moi.

"Il avait l'air d'un oeuf d'autruche qu'on aurait habillé; son justaucorps dentelé était mi-partie blanc et rose. Son bonnet de folie, de même. Sa collerette était de dentelles. Il avait des pendants d'oreilles et des cheveux blonds, frisottés, et une petite figure souriante, rose et blanche comme un dessus de boîte de baptême...

"Quand il tournait, le bas de sa robe dentelée s'élargissait autour de lui comme une jupe de danseuse, et il avait l'air de pencher la tête en souriant de bonheur...

"Je guérissais lentement; et le pantin, bien soigné, couchait, maintenant dans une boîte, sur les débris de soie et de velours que rejetait ma mère en cousant les robes des belles dames.

"Il charma les heures de ma convalescence.

"Puis, ma mère l'enferma dans son armoire, avec ses pauvres objets précieux, avec la chaine et la montre d'argent de mon père et le collier de chainette d'or qui lui venait de sa mère à elle.

"Il était si beau, mon pantin! Il fallait le conserver! Il avait coûté si cher! Et puis, je l'aimais tant! Le voir un moment devint une récompense pour laquelle je savais tout souffrir. Pour l'entendre, le soir, en m'endormant, je savais être sage tout un jour, réciter ma fable sans faute et réciter aussi, d'un air capable, toute ma table de Pythagore.

"Ma mère mourut. J'avais vingt ans. Je gagnais ma vie comme copiste chez un notaire. Je laissais religieusement le pantin chéri dormir dans l'armoire à linge, avec la chainette d'or et la montre d'argent.

"Je me mariai. J'eus un fils... car j'ai un fils, mon enfant!... dit le père Zidore en me regardant d'un oeil qui devenait trouble.

"Il dormait, mon fils, dans le berceau où j'avais dormi sous le regard de ma mère. Il y resta peu de temps; il mourut à l'âge des anges; et sa mère, peu de temps après, mourut aussi.

"Le soir, dans notre bon temps, en rentrant du travail, je retrouvais ma femme, la petite mère, qui, elle aussi, cousait, cousait, pour nous aider à vivre. Et je prenais le pantin rose; je l'élevais au-dessus du berceau. Mon enfant tendait les bras et riait, riait, et mettait aussi ses petites jambes en l'air, s'agitant comme s'il eût voulu s'envoler pour saisir le pantin rose dont la jupe flottait bouffante... et dont la petite âme chantait, gaie ou triste tour à tour: Cric! crac! boum! frum!... "Il tousse, petit, l'entends-tu? il se mouche! comme M. le curé quand il va prêcher!"

"La jeune mère riait aux éclats... Et j'enfermais le pantin bien soigneusement lorsque le petit, fatigué de le désirer, s'endormait enfin, rêvant d'un pays où les petits enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses sans les casser!

"Boum! boum! cric! crac!"

* * *

Le père Zidore cessa de ... Son regard nageait dans un ... gue indéfini.

Il se leva, appuyé des deux mains aux piles de livres chancelantes, fit quelques pas de l'une à l'autre, ouvrit une armoire...

—Le voilà! dit-il.

Et, lourdement, élevant le pantin rose dans sa main droite, il me le montra.

Il était rose et blanc; fraîche, toute fraîche, sa jupe dentelée comme si elle sortait de chez le faiseur; fraîche comme une rose du printemps, la jupe du pantin, malgré ses soixante-quinze ans bien sonnés! "Eh! eh! cric! crac! boum!" Il se mit à tourner, à tourner comme un fou, penchant sa petite tête qui souriait de bonheur, avec ses joues roses, roses, des joues d'enfant à l'âge des anges, et de petits cheveux blonds, tout frisottés, qui vibraient au vent de la danse!

—Voilà mes étrennes, monsieur, les étrennes du petit Zidore... et celles de mon fils, "eh! eh! cric! crac! boum!" Lui non plus n'en a jamais eu d'autres... Tenez, ça me fatigue; faites-le tourner vous-même, mon fils... parce que je veux l'entendre.

Le père Zidore me tendit son joujou. Je compris qu'il fallait lui obéir, qu'il voulait revoir sa vie au son de la musiquette

Et j'élevai le pantin à mon tour pour qu'il tournât bien librement.

Et je le regardais; et je regardais aussi le père Zidore, tout ridé, lui, courbé, chevrotant, casse, tremblotant, la peau jaunie, le crâne dénudé, vieux, vieux, vieux! O jeunesse imbécile des objets! Le pantin tournait impassiblement, souriant, rose, frais, jeune, enfantin. Et quand je m'arrêtais: "Encore!" suppliait le vieillard, tendant les bras d'un mouvement machinal, comme autrefois lorsqu'il était au berceau et que sa mère voulait l'endormir. "Cric! crac! boum!" la mécanique toussait, et la valse de reprendre encore... Ah! que c'était triste!

Un vieil air—qu'on entendait souvent autrefois—a le don de rappeler plus vivement qu'aucune parole au monde l'instant de la vie où on l'entendait... ... n'était pas l'air seulement q...

(A suivre sur la 2ème page)

(Suite de la 1ère page)

trouva le père Zidore, c'était la même voix, la petite voix métallique, sans aucun changement de ton ni même d'inflexion, avec toute sa jeunesse de mécanique bien conservée dans l'armoire à linge, comme le parfum d'un sachet... "Cric! crac! boum!"

Le père Zidore murmura: "Maman!" puis il ajouta deux noms... le nom de sa femme et un autre petit nom de baptême. Et là, sous mes yeux, tandis qu'à sa prière je faisais tourner le pantin, "cric! crac! boum!" le père Zidore expira le premier jour de l'année.

Quand je posai enfin la poupée sur la table chargée de livres, je croyais le père Zidore endormi; j'ouvris en silence un des vieux livres qu'il aimait, pour attendre son réveil. Le père Zidore dormait en effet, mais ne s'éveilla plus. Il dormait en souriant. Peut-être rêvait-il d'un pays où les enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses sans les casser.

Le père Zidore a laissé, par testament daté du 1er janvier, jour de sa mort, ses livres à la bibliothèque de sa ville natale, et à moi, par une clause expresse, il a légué son pantin! Il savait, le père Zidore, que je crois à l'âme des pantins roses et que j'aimerais celui-ci.

Je l'ai mis à mon tour dans une armoire, dans une armoire vitrée. A travers les vitres, il me regarde en souriant; toujours éternellement jeune et gai: mais je ne le fais plus tourner jamais, parce que sa musique métallique me donnerait envie de pleurer.

Jean Aicard,
de l'Académie française.

LES GAITES DE LA POLICE AMERICAINE

La police de New-York est depuis longtemps sur la sellette et ses faits et gestes ont alimenté la chronique scandaleuse en Europe. Mais la condamnation du lieutenant Becker rappelle au public que l'affaire Rosenthal n'avait pas encore eu de solution.

En attendant d'ultimes révélations, et pour prouver une fois de plus que le comique s'allie toujours au tragique, même dans les affaires policières, nous narrerons une petite histoire vraie qui se passa un peu avant l'assassinat du joueur Rosenthal.

Un soir, un des représentants de la force publique, plus exactement du Police Department de Brooklyn, faisait sa ronde accoutumée dans les rues tranquilles de son quartier, lorsque ses grands pieds heurtèrent le corps inanimé d'un citoyen étendu sur le trottoir de Kosciusko street. Le policeman dirigea sa lanterne vers la face de l'homme et constata qu'il était ivre-mort.

Comme sa consigne l'y obligeait, il gagna le commissariat le plus proche et commença son rapport verbal au brigadier.

—Ecrivez votre déclaration, répondit laconiquement son supérieur.

Le policeman se mit à écrire, puis tout à coup se grattant la tête, il demanda au brigadier:

—Dites donc, chef, comment s'écrit Kosciusko street?

—Est-ce que j'sais, moi! Le capitaine est dans son bureau... Il vous le dira.

Le policeman, perplexe, se décida à questionner l'officier et, s'approchant de sa table, dit:

—Captain... J'ai un rapport à faire et je ne sais pas comment s'écrit Kosciusko street...

Le Captain, très occupé à lire un roman—de Conan Doyle, peut-être!—visiblement agacé:

—Quoi?... Kussiuswgu street? Gusiskow street? Connais pas...

—Alors, comment faire, captain?

—Voyons... quelle est la rue la plus proche de cette Kosciusko street?

—Bedford street, captain...

—Eh bien rien de plus simple... Courez là-bas... tirez le corps de l'ivrogne jusque dans Bedford street, revenez vite et faites votre rapport!

Maurice Dekobra.

CALINO

Quand Calino était groom dans un grand hôtel, un voyageur l'aborda un jour fébrilement.

—Petit, dit-il, je n'ai que cinq minutes pour arriver à la gare, cours vite à la chambre 215 voir si je n'y ai pas laissé un petit sac jaune.

Calino se précipita aussitôt dans l'escalier et revint bientôt après.

—Oui, Monsieur, fit-il, vous avez laissé un sac jaune dans l'armoire de la chambre 215.

—Mais où est-il?

—Eh bien! dans l'armoire.

J'ai voulu me passer des mots et les ai dédaignés; les mots se vengent par la difficulté.

LE TOUR DU MONDE A PIED

De Paris à Paris

A la suite d'une querelle de ménage, la tête en feu et les nerfs à fleur de peau, le mécanicien Henri Mosse franchissait, le 10 juin 1908, la porte de Pantin, et sans sou ni maille, le bâton à la main, il partait droit devant lui sans trop savoir ni où il allait ni ce qu'il allait faire.

Ayant servi aux chasseurs alpins, entraîné aux longues marches, il fit le tour de la terre et le 18 décembre 1912, il franchissait, au retour, la porte de Charenton. Son absence a donc duré quatre ans, six mois et huit jours, pendant lesquels, s'il a beaucoup marché, Henri Mosse n'a pas fait fortune, donnant ainsi raison à la sagesse des nations, qui nous enseigne que "pierre qui roule n'amasse pas mousse".

Pourtant ce n'est pas un tour du monde banal que celui accompli par ce globe-trotter. Les héros de Jules Verne eux-mêmes sont loin d'avoir parcouru un grand cercle de terre, dont Mosse, qui s'intitule: marcheur français autour du monde, a certainement dépassé de beaucoup les 40,000 kilomètres.

Mosse n'a pas abusé du bateau, il n'en a fait usage que pour aller de Djibouti à Bombay; de Galveston à la Havane et de Port-au-Prince à Colon; de Buenos-Ayres à Dakar; et de Gabès à Marseille. Il a même résolu le problème de franchir le Pacifique à pied en profitant de l'été de 1911 pour atteindre East-Cap, vivant parmi les Esquimaux et les Cosaques, et attendant là que les glaces de novembre lui permettent de passer sur le territoire d'Alaska.

Durant son long voyage, Mosse dut exercer les métiers les plus divers et les plus étranges. Marchand de cartes postales et conférencier en pays civilisés, il devient sourd et muet au Soudan, sachant que ces infirmités rendent l'étranger sacré aux yeux des plus farouches musulmans: en Erythrée, en Abyssinie, il se fait passer pour prêtre orthodoxe; en Chine, chez les Esquimaux, il se fit médecin.

Je dois dire qu'il n'est point hâbleur et ne se vante pas de périls imaginaires. En dehors du commerce des hommes, il n'a eu affaire qu'une seule fois à l'un de ces animaux sauvages dont la présence terrifie les plus braves. C'était au bord du lac Thamin, en Abyssinie, bien avant d'arriver à Addis-Abeba: un serpent boa de dix à douze mètres de long, qui guettait une proie auprès de l'abreuvoir, barrait la route. Mosse fit comme le monstrueux reptile, il attendit. Au bout de quelques heures, un boeuf sauvage s'en vint boire, et le globe-trotter, le laissant aux prises avec le boa, put continuer son chemin.

Il avait d'ailleurs, pour lui servir de garde de corps, une jeune lionne achetée dans le Soudan anglais moyennant trois boites d'allumettes, et qu'il garda pendant plus de deux ans; elle traversa avec elle l'Asie et les Amériques, pour revenir à sa terre d'origine. Mosse la vendit à un Français, M. Simon, établi dans le Haut-Niger.

Mais il faudrait des volumes pour retracer toutes ses aventures.

A ceux qui seraient tentés de mettre en doute la possibilité de faire une telle randonnée, je répondrai que j'ai sous les yeux un registre comportant neuf cents pages sur lequel le globe-trotter a eu soin de faire dater et attester son passage par les autorités du pays qu'il a traversés. Il faudrait être polyglotte pour déchiffrer ces attestations et contrôler les dires de Mosse, si celui-ci n'avait pas fait attester également son passage par tous nos agents militaires, diplomatiques et consulaires qu'il a rencontrés sur sa route, ou, à défaut d'un agent officiel, par des Français établis.

Quel album de timbres-poste peut rivaliser d'intérêt avec le pauvre volume aux feuilles maculées, écornées, mais estampillés de tous les cachets officiels et imaginables? Aucun, à mon avis.

On trouve là le sceau de Ménélik et le cachet de la Maison Blanche; des attestations de mandarins et de Cosaques de l'Anadyr; de brefs éloges sportifs tracés en deux lignes par tous les Anglo-Saxons qui déambulent de par le monde; des enthousiasmes attendrissants de tous les chefs de nos postes répartis entre Tombouctou et Laghouat, gardiens vigilants de nos couleurs, émus comme des enfants à la vue de ce brassard tricolore, orgueilleusement promené autour de la terre par l'ancien chasseur alpin.

N'est-il pas vrai que les pages de ce bouquin, qui furent feuilletées par les brises glaciales de Sibérie et d'Alaska, par les vents brûlants des déserts, valent bien celles d'un album de timbres-poste?

Malheureusement, les attestations, si dithyrambiques soient-elles, et les cachets, si rares soient-ils, ça ne nourrit pas un homme, et aujourd'hui Henri Mosse est aussi perplexe sur l'avenir qu'il l'était le 18 juin 1908 en franchissant la porte de Pantin. Finies depuis Marseille, les admirations sportives et les réceptions enthousiastes! Même on le regarde avec quelque méfiance, tant il est vrai que nul n'est prophète en son pays.

D'aucuns diront: Il fallait qu'il fit autre chose. Marcher autour du monde, à quoi ça sert-il? Qu'est-ce que ça prouve?

Pas grand'chose, c'est entendu. Pourtant ce tour du monde-là vaut d'autres tours du monde devant lesquels on s'est extasié, et qui n'ont consisté pour leurs "héros" qu'à se laisser vivre en passant d'un wagon dans un bateau et vice-versa.

Mosse, au moins, a fait preuve d'une rare endurance, d'une rude énergie. Mosse est français; aussi la chanson de Bruant vous vient-elle naturellement à l'esprit et aux lèvres, et l'on se surprend à fredonner le refrain célèbre au rythme duquel nos troupiers parcourent gaillardement les routes.

. . . .

Et maintenant, que va faire Henri Mosse? Sans doute il poursuivra sa destinée conformément au vers du poète:

Va, chemineau!..... Chemine!

René Lehaut.

CERCLE D'ETUDES DE ST-CLAUDE

Une autre réunion

Réunion du 30 novembre.

Après la prière et l'appel des membres tous étant présent, le secrétaire donne lecture du procès verbal de la réunion précédente et des correspondances reçues. Après un plaidoyer du président M. Jean Martin en faveur de l'affiliation à l'A. C. J. C., le principe de l'affiliation est décidé parce que l'isolement est un mal et un danger et que malgré son activité notre cercle a besoin de l'appui moral d'un groupement plus large pour être effectif.

M. Yves Philippe aborde alors la question de l'obligation scolaire du point de vue catholique. Il demande d'abord aux théologiens présents si en principe l'Eglise s'oppose à l'obligation scolaire et pourquoi. Le R. P. Conte donne alors lecture de la lettre adressée il y a quelques années par Monseigneur Langevin aux députés catholiques au parlement provincial puis d'un article des *Cloches* du 6 juillet 1907. Son argumentation se résume ainsi: seule l'instruction catéchistique est indispensable pour faire son salut. L'instruction profane peut être considérée comme utile à la recherche du bien social; loin de nous opposer à cette instruction nous faisons à nos parents catholiques une obligation de conscience d'envoyer leurs enfants à l'école. Nous accordons au gouvernement le droit de servir des enfants vagabonds, d'aider et encourager les parents à donner aux enfants au moins une instruction élémentaire mais nous lui refusons le *droit de décréter l'obligation scolaire sans sortir de ses attributions et sans se rendre coupable d'une ingérence indue dans le domaine familial.* Seul le cas d'abus notoire de la part des parents à l'égard de leurs enfants, permettrait l'intervention de l'état contre cet abus qui constituerait un délit social.

M. Yves Philippe continue alors sa conférence. Au point de vue "pratique" l'Eglise s'oppose à l'obligation scolaire au Manitoba parce que l'école publique est neutre et par conséquent contraire aux principes catholiques; parce que notre droit à des écoles séparées nous y a été ôté et que l'injustice de la double taxe subsiste toujours. L'Eglise s'opposera toujours à l'obligation scolaire partout où les écoles ne seront point nettement catholiques et à l'abri des lois sectaires. M. Philippe fustige alors les partisans d'une obligation scolaire au Manitoba qui y voient une panacée universelle et ferment les yeux aux expériences déjà faites en d'autres contrées et refusent d'écouter les voix autorisées qui s'élèvent dans ces contrées. Pour montrer que la loi toute restreinte qu'elle soit dans son application *a créé des troubles sociaux sérieux* sans procurer les avantages qu'on en attendait, il compare Québec avec les autres provinces et conclut que la population devrait s'opposer à ce qu'on inscrive dans les statuts une loi qui viole le droit du père, se révèle improductive, et ne peut la plupart du temps être sérieusement appliquée.

M Martin Robert prend alors en main la cause de l'obligation scolaire. Sa thèse est celle des libéraux du Manitoba, telle que présentée par Norris, McPherson, le *Free Press*, etc. Une discussion générale, fort prolongée, s'ensuivit à propos des chiffres donnés dans les enquêtes du *Free Press*, sur l'assistance scolaire dans les districts peuplés par des étrangers. On fait remarquer qu'une enquête honnête eut dû s'étendre aux districts anglais et donner une étude comparée des résultats obtenus dans les écoles publiques anglaises et les écoles bilingues.

A propos de l'emploi fait par des industriels ou même par des suivent les passants à toute heure vre enfantine, le cercle d'études passe un vote de désapprobation au *Free Press* plus spécialement puis au *Tribune* et au *Telegram* qui emploient un grand nombre d'enfants à la vente de leurs éditions du matin et du soir, dans la ville de Winnipeg. Ces enfants qui sont à l'âge d'aller à l'école poursuivent les passants à toute heure du jour pour leur faire lire que "l'emploi de la main d'oeuvre enfantine par un père sans ressource est un crime social". Le cercle souligne également la contradiction qui existe entre le discours de Norris où il dit: "Nous sommes résolument pour les écoles nationales comme nous l'avons été depuis une génération", et la décision de la convention libérale d'avril 1912 où il est dit que les libéraux veulent introduire une mesure d'obligation scolaire tout en laissant aux parents le choix d'une école conforme à leurs principes et à leurs croyances.

Les membres discutent ensuite une série d'exemples pratiques qui toutes démontrent d'une manière irrécusable la nécessité de la méthode bilingue.

Après cette réunion, éminemment instructive la séance est levée.

STATISTIQUE MONDIALE DES TELEPHONES

Une statistique intéressante sur la répartition des téléphones dans le monde entier vient d'être publiée par la *Lumière électrique*. Le nombre total des postes téléphoniques d'Europe, d'Asie et d'Amérique s'élevait au 1er janvier 1912 à 12,085,713, alors qu'au premier janvier 1911 il n'y avait que 10,919,100 téléphones. C'est surtout en Amérique que le nombre de postes s'est accru d'une façon considérable en une année: 760,000 téléphones de plus contre un accroissement de 200,000 appareils seulement en Europe.

Les Etats-Unis détiennent le record des téléphones avec 8,357,-625 appareils pour une population de 92,174,500 habitants, soit un poste téléphonique pour 11 personnes. Le Canada vient ensuite avec 23 habitants par poste et un nombre de 302,759 téléphones.

Parmi les pays européens, le Danemark tient la première place avec 107,153 appareils pour 2,-589,000 habitants: un téléphone pour 24 Danois. La Suède et la Norvège occupent la deuxième et la troisième place. La Suisse vient après avec 41 habitants pour un poste téléphonique. L'Allemagne est cinquième avec 1,154,518 téléphones, soit un appareil pour 56 habitants. L'Angleterre vient ensuite, suivie de près par le Luxembourg, l'Islande et la Hollande.

La France occupe misérablement la dixième place dans la statistique européenne avec 260,998 postes téléphoniques, soit un appareil pour 150 Français. Les deux derniers rangs sont détenus par la Bulgarie, la Grèce et la Bosnie-Herzégovine, que ne peuvent mettre à la disposition de 1,500 à 2,000 habitants qu'un seul appareil téléphonique.

Les dix villes du monde entier qui sont le mieux partagées au point de vue du nombre des téléphones installés sont toutes américaines, sauf Stockholm. A Los Angeles, à San Francisco et à Stockholm, il y a un téléphone pour quatre habitants un quart, ce qui semble fantaisiste, mais en réalité rigoureusement exact.

UN AUTRE TEMOIGNAGE

La France est en décadence! Elle se meurt! L'Eglise ne peut plus compter sur sa fille aînée!

C'est le cri affligeant que font entendre tous les adversaires qui veulent recueillir l'héritage moral que des siècles de dévouement et de sacrifices lui ont créé en Orient et un peu partout dans le monde.

Nous citions, il y a quelque temps, l'opinion très réconfortante du père Jésuite anglais Vaughan sur la renaissance catholique en France. Ce retour des meilleurs éléments de la France à la foi et aux amours des ancêtres frappe même les observateurs protestants. Ils en saisissent clairement la marche et toute la force.

C'est ainsi que le 23 novembre dernier, dans la chaire de l'abbay de Westminster, qui est pour les anglicans ce que celle de Notre-Dame de Paris est pour les Français, le pasteur Lyttelton, directeur du célèbre *collège*, où depuis cinq siècles se forment une partie des enfants de l'aristocratie anglaise, faisait une allusion émue à la renaissance du catholicisme en France.

"Le présent mouvement religieux en France, disait-il, aura, si l'on y persévère, le droit d'être appelé l'événement le plus important et le plus grandiose qui soit arrivé en Europe, au moins depuis un siècle. Après une période de cynisme et de désespoir, pendant laquelle toute discipline morale était tombée en décadence, voici que les esprits cultivés de France se tournent vers l'Eglise catholique romaine. Il y a aujourd'hui des milliers de jeunes gens parmi les mieux élevés, qui sont les catholiques pratiquants, tandis qu'en 1880 et dans les années suivantes, c'était à peine si l'on en rencontrait un à Paris, et ces jeunes gens se consacrent aux divers genres d'action qu'ils jugent les plus utiles à leur pays. Le service militaire, par exemple, et l'aviation sont au nombre des oeuvres pratiques de leur vie quotidienne. Ce mouvement religieux est rempli d'une profonde instruction pour nous. C'est à nous de prendre note avec soin de ce qui se passe sous nos yeux. Nous avons notre rôle à jouer. Il s'agit pour nous de prendre la leçon qui nous est enseignée pour notre bien et de continuer de prier Dieu pour ce peuple avec qui nous sommes associés pour des raisons politiques. Il se peut que le dénouement de ce drame si profondément émouvant dépende de nous, leurs voisins, autant que des Français eux-mêmes."

L'INDUSTRIE DU SUCRE D'ERABLE

Beaucoup de nos lecteurs seront peut-être surpris d'apprendre que l'industrie du sucre et du sirop d'érable rapporte environ $2,000,-000 par an au Canada. C'est dans la province de Québec qu'elle est restée la plus active, notamment dans ces comtés où se trouvent des superficies accidentées ou rocheuses. Elle fait également un bon chiffre d'affaires dans l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse qui fabriquent tous les printemps une bonne quantité de sucre et de sirop.

Cependant depuis quelques années l'industrie décline, et pour aider à la ranimer l'honorable Martin Burrell, Ministre de l'Agriculture, a autorisé la publication d'un bulletin appelé à rendre de grands services. Une cause évidente de ce déclin est la mauvaise qualité des produits. Les grands commerçants estiment que plus de 60 p. c. des produits d'érable se classent dans la qualité No. 4; les produits de première qualité ne représentent que 10 p. c. du total. Or, entre la première et la dernière qualité, la différence de prix est de moitié. Le bulletin fait voir que les fabricants perdent, de ce fait, plus d'un million de piastres par an.

Le bulletin traite, dans tout ses détails, de la fabrication du sirop et du sucre d'érable, décrit clairement l'outillage nécessaire, sa mise en fonctionnement, et donne d'utiles indications sur la vente. La fabrication du vinaigre d'érable fait l'objet d'un chapitre spécial, de même que le ramassage et la préparation de la rache ou "sable de sucre", deux sous-produits précieux de cette industrie.

Cet ouvrage, dû à la plume de M. J.-B. Spencer, B. S. A., rédacteur au bureau des publications, est présenté sous une forme très attrayante; il contient de superbes illustrations représentant les phases principales de la fabrication du sucre dans les procédés anciens et modernes. Des planches en couleurs représentent des échantillons de sucre et de sirop de diverses qualités. Pour obtenir ce bulletin, qui porte le titre "L'industrie du sucre d'érable au Canada", s'adresser au Bureau des publications du Ministère fédéral de l'Agriculture, qui le fournit gratuitement.

Vieilles coutumes

C'est une des plus anciennes fêtes et sûrement une des plus durables, celle qui réunit autour de la galette feuilletée et dorée les grands et petits.

Les boulangers ne savent pas que ce fut un évêque d'Amiens, Robert, qui, en 1311, dona la recette de cette pâtisserie "feuilletée" qui devait être faite de beurre, de farine et d'oeufs.

Les corporations, au moyen âge, se choisissaient un roi, dont le règne pacifique durait toute l'année. Les familles suivirent l'exemple, et ceux qui omettaient le traditionnel cri de: le roi boit! étaient punis, en ayant le visage et les mains noircis avec un bouchon brûlé.

En Limousin, dans le Berry et l'Orléanais, la fête des rois était présidée par le patriarche, et c'était lui qui demandait au plus jeune enfant:

Febe, Domine, pour qui?

Auquel le bambin répondait en nommant la personne à laquelle devait échoir le quartier de galette, tandis que dans les rues, les pauvres, sous les fenêtres, venaient chanter ce cantique implorant:

La chèvre est morte
Dessous la porte,
Le pauvre enfant
Qui en vaut tant.
Ah! ce petit! ah! ce grand,
Ah! ce pauvre innocent!
Qui n'a ni or, ni argent,
Qu'un petit denier blanc,
Encore qui n'est pas à lui
Mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ,
Couronné d'épine blanche
Et d'épine rouge.

La part de Dieu, s'il vous plait!

Dans le Cher, le cantique était plus long et chanté à noël de la maison.

Ah! si vous v'lez rien nous donner
Faites-nous pas attendre:
Mon canard qui a si grand fred,
Moué, que le corps m'en tremble,
Donnez-nous en donc,
J'avons qu'trois calons (noix)
Dans monter bissac
Fasons tric et trac.

A la fin de chaque couplet, tous s'écriaient en choeur:

Les Rois! Les Rois!
La part au bon Dieu, s'il vous plait!

Le dernier vers chanté, la foule envahissait joyeusement la maison, tandis que ceux qui s'y trouvaient, dit Laisnel de Lasalle, feignant une résistance, jetaient les chats logis à la face des arrivants, et leur jouaient mille tours burlesques avant de leur permettre de s'asseoir au festin du gâteau.

EDUCATION

Madame et Monsieur ont la déplorable habitude de se disputer souvent, sans se soucier de la présence de leur domestique.

Madame finit par craindre que sa bonne ne révèle ce qui se passe chez ses maîtres. Elle l'interroge:

—Justine, j'espère que vous ne répétez jamais rien de ce que vous nous entendez dire, Monsieur et moi, quand nous avons une petite... différence d'opinions?

—Oh! non, Madame! J'ai été élevée à ne jamais dire de gros mots.

LA VOIX DU MORT

Un artiste lyrique, un fort ténor américain, vient de mourir en laissant à ses confrères un bel exemple d'ordre et de prévoyance. Aux jours de ses triomphes, il avait fait enregistrer, au phonographe, ses morceaux les plus applaudis: chants profanes, chants sacrés, et, parmi ces derniers, toute une admirable partie vocale de la messe des morts.

Et c'est sur son expresse volonté que, durant la cérémonie religieuse, le phonographe fut placé encore une fois se faire entendre derrière l'autel. Et le ténor put s'adresser un hymne funèbre pour la paix de son âme.

La voix du défunt, au dire des assistants, était d'une rare puissance et son succès fut très grand. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

HUMOUR ANGLAIS

Dans un restaurant de Londres. Un client se fait servir de "l'ox-tail soup" (potage à la queue de boeuf).

—Garçon, comment se fait-il que j'aie trouvé dans ce potage une dent?

—Une dent? C'est incroyable. Après tout, il est possible que le boeuf se soit mordu la queue.

Vous allez à la vérité par la poésie, et j'arrive à la poésie par la vérité.

On peut avoir du tact de bonne heure et du goût fort tard; c'est ce qui m'est arrivé.

J'ai fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires.

Quand je lis... je me consume.

J'ai trop de cervelle pour ma tête; elle ne peut pas jouer à l'aise dans son étui.

Département des patrons



POUR DAMES.

Ce vêtement peut avoir une longueur de 39 ou 52 pouces. Dos et devant unis. Les manches sont du modèle "raglan", s'évasant aux épaules; le cou est orné d'un collet régulier avec revers.

Une large ceinture du même tissu que le costume a chacune côté une poche. On peut se dispenser de la ceinture et employer qu'une large poche rapportée.

Le patron No. 6,378 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 4 verges d'un matériel de 54 pouces de largeur: pour les costumes courts, 3¼ d'un matériel de même largeur.

Ce patron peut êtreobtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES.

Ce costume "sacque" est tout d'un morceau. Les manches font corps avec le manteau. Il y a une couture de chaque côté et le long des épaules. Au cou, la chemisette se termine par un large collet roulé. Les manches peuvent être pleine longueur ou plus courtes. La ceinture est du même tissu que le costume.

Le patron No. 6,385 est pour enfants de 6, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tissu de 36 pouces de large et ⅝ de verge d'un tissu de 27 pouces de large pour les bordures.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No. .... Grandeur.........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

A L'ACADEMIE DES SCIENCES

Le cas d'un homme qui vit sans cerveau

Paris, 21.—Le docteur Robinson a fait connaître aujourd'hui à l'Académie des sciences le cas d'un homme de 62 ans, qui survécut à la destruction d'une grande partie de son cerveau.

Pendant un an le docteur Robinson soigna ce malade pour ce qu'il croyait être une blessure légère à l'occiput. Pendant tout ce temps le malade ne donna aucun signe de dérangement cérébral, mais quand il fut mort et que l'on pratiqua l'autopsie on découvrit un abcès qui avait rongé le cerveau presque complètement, le laissant comme une coquille d'oeuf vidée de son contenu.

L'IMPERATRICE DE RUSSIE L'ECHAPPE BELLE

Une explosion se produit dans son train.

Rostock (Mecklenbourg-Schwerin), 26.—Une explosion s'est produite, à la gare de cette ville, dans le train spécial où devait prendre place l'impératrice douarière de Russie, qui avait quitté Copenhague pour retourner à Saint-Pétersbourg.

L'impératrice n'était heureusement pas encore arrivée à la gare quand l'explosion a eu lieu.

Sept employés du train impérial ont été blessés.

Le mauvais état des appareils d'éclairage aurait été la cause de l'explosion.

JAPONAIS ET MEXICAINS

Une manifestation évidemment hostile aux Etats-Unis.

Tokio, 26.—M. Francisco de la Barra, ancien prsident provisoire du Mexique, qui a été envoyé spécialement au Japon pour remercier ce pays d'avoir participé aux fêtes données pour commémorer le centenaire de la fondation de la république mexicaine, a été reçu avec enthousiasme à son arricompris les dignitaires de l'Etat. vée à Tokio.

Des centaines de Japonais, y les officiers de l'armée et de la marine et les riches marchands de la ville, lui ont fait une chaleureuse ovation.

La foule immense, qui se tenait sur deux rangs aux abords de la station, a acclamé le diplomate mexicain au moment où on le conduisait à son hôtel dans une voiture de la cour.

A son arrivée à l'hôtel, une nouvelle ovation lui fut réservée.

Des fêtes vont être célébrées et l'empereur du Japon donnera un dîner en son honneur le jour de Noël.

Des Japonais très enthousiastes, parmi lesquels se trouvaient des membres du parlement, ont pensé qu'il était regrettable qu'aucun membre du cabinet japonais ne se soit rendu à la gare pour y recevoir M. de la Barra, qui est maintenant l'hôte du Japon. Aussi préparent-ils en son honneur un meeting et une procession imposante.

Les journaux ont publié sur lui et le Mexique les articles les plus flatteurs.

LE SUCCES DES TROUPES DE HUERTA

Les rebelles sont battus deux fois

Mexico, 25.—Si l'on en croit les dépêches officielles, les troupes fédérales auraient remporté de nouveaux succès à Tépic et Mazatian, villes situées sur la côte du Pacifique.

Les rebelles ont été mis en déroute par les fédéraux à huit milles de Tépic, capitale du district du même nom.

Quant à l'armée fédérale qui pendant plusieurs semaines s'était vue entourée à Mazatlan par les rebelles, elle aurait dit-on, livré la première attaque et aurait repoussé les rebelles vers Culiacan, capitale du district de Sinaloa.

UNE EFFROYABLE ASSOCIATION

On commence en Russie le procès de la Bande des Démons.

Paris, 26.—Une dépêche de Saint-Pétersbourg annonce que la cour martiale d'Ekaterinodar (Caucase), vient de commencer le procès de la plus effroyable association de bandits que l'imagination puisse concevoir.

Par ses assassinats, par les tortures qu'elle infligeait à ses victimes, cette bande, connue dans les steppes sous le nom de "bande des démons", a tenu pendant plusieurs années toute la région sous un régime de terreur.

Ces atroces bandits faisaient subir à leurs victimes les pires supplices; celui auquel ils avaient le plus souvent recours consistait à enduire les malheureux de pétrole et à les faire flamber comme de véritables torches.

Quant aux enfants, ils se contentaient de les saisir par les jambes et de leur briser la tête contre les murs.

Pendant le seul mois de juillet 1910, ils martyrisèrent et tuèrent plus de trente personne.

Les témoins sont au nombre de quatre cents, dont beaucoup comparaissent les menottes aux mains. Les soixante-deux accusés sont pour la plupart des ex-forçats.

On pense que la cour prononcera au moins trente condamnations capitales.

LES MALADIES NERVEUSES

Elles son causées par l'abus du tabac chez les enfants

Vienne, 26.—Le professeur Frank Hichivart, à l'instigation de la Société autrichienne de l'hygiène scolaire, s'est livré à une série de recherches sur les maladies nerveuses chez les fumeurs.

Il est arrivé à conclure que le tabac chez les jeunes gens pouvait après un certain nombre d'années, mettre sérieusement leur santé en danger.

Le professeur a trouvé que les cas les plus graves d'empoisonnement par la nicotine étaient ceux qui se rencontraient chez des jeunes gens qui avaient commencé à fumer très jeunes.

Les symptômes d'un tel empoisonnement n'apparaissent jamais dans la jeunesse, mais mettent longtemps à se développer. Ils deviennent manifestes entre 40 et 50 ans.

LES BANDITS EN ESPAGNE

Lutte désespérée entre ces derniers et des gardes ruraux.

Madrid, 26.—La ville de Rosas, en Catalogne, a été le théâtre d'une lutte acharnée entre une bande de voleurs et les gardes ruraux.

Ces derniers, ayant pris les voleurs sur le fait, firent feu sur eux. Les voleurs répondirent par une décharge soutenue.

Bientôt, la lutte s'envenima: on fit sonner les cloches, ce qui jeta l'alarme parmi la population.

Deux cents coups de feu avaient été échangés de part et d'autre, quand les bandits furent enfin poussés.

Deux d'entre eux, qui étaient sérieusement blessés, furent emmenés prisonniers.

LA BARBARIE AU MEXIQUE

Comment on exécute les enfants

New-York, 26.—Comme preuve de la barbarie qui règne au Mexique, Russell Hastings Milward, voyageur anglais, membre de la société royale de géographie de Londres, a envoyé, hier, au "New-York American", une photographie montrant l'exécution d'un certain nombre d'enfants.

Les parents de ces enfants avaient été tués par les soldats fédéraux. Les enfants furent traînés dans l'eau, où on les força à lever les bras en l'air. Un détachement de soldats tirait alors sur eux et les cadavres étaient entraînés par le courant.

* * *

El Paso, 23.—Un comité d'Espagnols éminents a fait appel au ministre espagnol en racontant les outrages du général Villa à Chihuahua. Ils rapportent que Villa a expulsé secrètement de la ville, sous peine de mort, 400 marchands espagnols, qu'il a fait exécuter les frères Gonzales et qu'il a extorqué de fortes sommes d'argent à la colonie espagnole. Les Espagnols sont restés impartiaux depuis le commencement de la guerre et ont respecté la loi.

* * *

Chihuahua, 23.—Le contrôle des communications de chemins de fer et télégraphiques par les rebelles, au sud et à l'ouest de Chihuahua rend presque impraticable une attaque par les quelques troupes fédérales qui restent encore dans le nord. Villa croit que les principales villes des Etats de Sinalola, Sonora, Durango et Chihuahua étant maintenant réunies par communications, ces Etats seront bientôt libres de tout contrôle fédéral.

Le chef des révolutionnaires estime aussi que Chihuahua est trop bien fortifiée pour redouter une attaque. La nouvelle de la fuite du général Mercado est considérée comme le commencement de la débandade des troupes fédérales.

* * *

Mexico, 23.—Par décret du président, hier après-midi, tous les jours, y compris hier, jusqu'à la fin de l'année, sont déclarés fêtes légales, afin d'arrêter la course sur les banques de cette ville et particulièrement sur la banque de Londres et Mexico.

Après ce décret, la banque de Londres et Mexico a ouvert ses portes mais n'a fait aucun remboursement de dépôt.

Le président déclare qu'il prend cette attitude pour protéger les banques jusqu'à ce que la confiance populaire ait été rétablie. Par ce décret, les banques sont exemptées de rencontrer leurs obligations d'ici au 2 janvier.

BATEAU DE PECHE COULE

Le Seneca est coupé en deux

New-York, 27.—Le "Seneca", bateau bien connu des fervents de la pêche en pleine mer, a été coulé, hier matin, quelques instants après avoir quitté son dock, par le remorqueur "Daniel-Willard", appartenant à la Baltimore and Ohio Company.

Le capitaine du "Seneca" affirme qu'avant de quitter le dock, il donna le signal d'usage, indiquant aux autres bateaux de se tenir au large.

Le "Seneca" était à peine sorti de son dock qu'il était coupé en deux par le remorqueur.

Les secours furent organisés et tous les pêcheurs de l'équipage furent ramenés à terre sains et saufs. Le capitaine du "Seneca" quitta son poste le dernier, en saisissant une corde qu'on lui avait lancée du remorqueur.

Le "Seneca", un ancien yacht de plaisance, ne tardait pas à couler, et les pêcheurs, réunis sur le quai, regardaient d'un oeil navré les derniers débris du bateau sur lequel ils s'étaient si souvent livrés à leur passion favorite.

UN DRAME A SYRACUSE

Un fou tient une famille entière sous la menace de son revolver.

Syracuse, 26.—Un drame émouvant s'est déroulé ici ce matin.

Un télégraphiste, du nom de Frank Kenyon, employé au West Shore Railroad, à Amboy, à huit milles d'ici, devint subitement fou hier soir. Il se rendit au domicile de M. Webster, à la ferme de Hopkins. Là, il ordonna à M. Webster de mettre le feu à sa ferme en le menaçant de son revolver.

M. Webster refusa, naturellement; alors, le fou sortit un deuxième revolver de sa poche et déclara que toute la famille serait prisonnière jusqu'à ce que ses ordres fussent exécutés.

Il le fit comme il l'avait dit. Il obligea M Webster, sa femme et leurs enfants à se mettre en rang contre un mur et les tint là toute la nuit.

Au matin, l'un des fils Webster parvint à se glisser dehors, courut chez ses voisins, réunit un groupe d'hommes armés et revint avec eux à la ferme. Ce secours fut inutile.

Un autre des fils de M. Webster avait pu sortir à son tour de la chambre, s'était emparé d'un fusil et avait tué le fou.

UNE LIGUE ORIGINALE

Les habitants de Leeds nettoient les rues eux-mêmes

Leeds (Angleterre), 26.—Une soixantaine de personnes, parmi lesquelles des docteurs, des avocats, des pasteurs et des négociants se sont mises à balayer les rues pour bien montrer que les habitants de Leeds ne se laisseraient pas influencer par les menaces des employés de la municipalité qui se sont mis en grève parce que la ville a refusé d'acquiescer à leurs demandes, qu'elles considèrent comme excessives et non fondées.

Les rues n'avaient pas été balayées ni les ordures ménagères vidées depuis dix jours: c'est pourquoi une ligue de volontaires se forma pour continuer à accomplir ce travail.

Un grand nombre d'entre eux se rendirent à minuit, en automobile, à l'endroit convenu. On leur fournit des balais et des pelles, ainsi que les voitures destinées à l'enlèvement des ordures ménagères, et ils se mirent à l'oeuvre pendant six heures, nettoyant les rues sous la garde de la police.

Les grévistes leur jetèrent des pierres, mais ils ne cessèrent pas leur travail tant que le centre de la ville n'eut pas été nettoyé.

D'autre habitants, libres de leur temps, s'occupèrent de tout ce qui concernait le gaz, l'électricité et l'eau de la ville.

Cette lutte a attiré l'attention du public, et les employés de la municipalité des autres villes attendent le moment opportun pour se mettre en grève, si jamais ceux de Leeds obtiennent droit à leurs revendications.

UN TESTAMENT INTROUVABLE

La disparition du testament du cardinal Rampolla va amener l'arrestation de son neveu.

Rome, 28.—La disparition du testament du cardinal Rampolla, ancien secrétaire d'Etat de Léon XIII, a causé à Rome un véritable scandale, qui, on s'y attend, réserve au public de nouvelles surprises.

L'auteur de ce scandale est le duc de Campobello, neveu du cardinal, qui fut déshérité par lui il y a quatre ans pour avoir apposé sa signature sur des chèques s'élevant à 50,000 francs qui étaient en circulation.

Le cardinal, dans son testament de 1889, avait fait, dit-on, un legs important à son neveu.

Le bruit court que le valet de cardinal Rampolla serait accusé de complicité dans la disparition du dernier testament. On pense que le valet et le neveu seront arrêtés sous peu.

La fortune du cardinal s'élevait, dit-on, à 500,000 francs. La princesse Altieri, femme du duc de Campobello, qui est séparée légalement de son mari et à la garde de ses deux enfants, a donné des ordres à son avocat pour procéder légalement contre la soeur du cardinal, mère de son mari. La princesse aurait raconté que le cardinal lui avait répété maintes fois qu'il n'oublierait pas ses enfants dans son testament et elle présume donc que le dernier testament avait été rédigé en sa faveur et non en celle de la soeur du cardinal avec qui il était du reste en fort mauvais termes.

La princesse Altieri insiste donc pour qu'on recherche le second testament, qui, au dire de tous les amis du cardinal, avait été rédigé en bonne et due forme, ce à quoi le cardinal lui-même faisait souvent allusion:

Mgr di Bosogno, administrateur de la basilique de Saint-Pierre, a fait apposer les scellés sur les portes des appartements occupés par le cardinal Rampolla.

Cet ordre avait été donné par le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat du Vatican, simplement pour empêcher la destruction de documents importants et qui auraient pu se trouver perdus, également comme l'a été le second testament du cardinal.

Il est absolument certain que le cardinal a laissé un testament de date plus récente que celui trouvé après son décès car on a découvert une clef à laquelle est attaché un papier, écrit de sa main, disant que la susdite clef ouvre une cassette contenat son testament

Les amis du cardinal ajoutent qu'il a certainement modifié le testament qu'il avait écrit en 1889, car depuis cette époque, sa fortune avait quadruplé.

Cette cassette n'a pas encore été retrouvée et personne n'a assuré avoir connaissance du testament demeuré introuvable.

Il n'y a pas de preuves qu'il ait été volé, et personne ne s'est déclaré lésé par la perte de ce testament.

Les autorités n'ont donc aucune raison d'agir car suivant la loi italienne on ne peut agir judiciairement que si une personne intéressée le demande. Au point où en sont les choses les autorités ne peuvent se livrer à aucune investigation.

A DEUX DOIGTS D'UNE CATASTROPHE

Un train heurte une voiture chargée de dynamite

Jamestown (New-York), 26.—Un accident qui aurait dû, semble-t-il, avoir des conséquences désastreuses, s'est produit hier à Westfield; heureusement, il n'y a eu qu'une mort à déplorer.

Un train express se jeta sur une voiture à un passage à niveau et le conducteur, M. Jacob Hardenberg, jeté du haut de son siège sur la voie, se tua net.

Le train, lancé à toute vitesse, ne s'arrêta guère qu'à deux cents mètres du lieu de la collision. Le conducteur, John Wallace, revint en courant en arrière et à peine était-il arrivé qu'il trébucha contre un objet long et arrondi, de couleur grise, qui était à moitié enfoui dans la poussière.

L'ayant examiné de près, Wallace s'aperçut non sans une vive stupeur que c'était un bâton de dynamite.

Intrigué, Wallace examina plus soigneusement le sol autour de lui et découvrit une centaine de petits bâtons de dynamite, des capsules, des fusées, des allumettes. On sut, plus tard, qu'il y avait cent cinquante livres d'explosifs dans la voiture. Comme ils avaient été dispersés à la suite de la collision dans un rayon de plus de trente mètres et que le choc avait donc été très violent, on se demande comment il se fait qu'il ne se soit pas produit d'explosion.

Les voyageurs, qui étaient descendus du train et avaient suivi le conducteur, s'éloignèrent prudemment quand ils surent de quoi il s'agissait.

M. Hardenberg était un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Il revenait de livrer du lait quand il fut surpris par l'express. M. Hardenberg possédait, avec son frère, de deux ans plus jeune que lui, une vaste ferme. Ils employaient de la dynamite pour creuser des fossés de drainage.

LA SANTE DU PAPE

Elle donne à son entourage de sérieuses inquiétudes

Rome, 25.—Le pape Pie X, qui, depuis la mort du cardinal Rampolla, survenue mardi dernier, n'a accordé aucune audience, a assisté au sermon de l'Avent. La faiblesse du pontife a été remarquée par plusieurs cardinaux, qui étaient présents.

Le pape paraissait triste, ne parlant à personne, et il semblait accablé plus que jamais par le poids des ans. Il a manifesté à plusieurs reprises des signes d'apathie.

On insiste à supposer que le cardinal O'Connell sera nommé prochainement archiprêtre de la basilique de Saint-Pierre. Aussi plusieurs personnes de l'entourage du pape prétendent que le cardinal quitterait le siège archiépiscopal de Boston pour venir habiter Rome.

MORT DE MENELIK

Elle est confirmée par des dépêches.

Rome, 26.—Les dernières dépêches reçues d'Addis Abela, capitale de l'Abyssinie, confirment la mort de l'empereur Menelik, qui serait survenue le 12 décembre courant.

Les précautions que l'on a dû prendre pour éviter des troubles et assurer un héritier au trône avaient empêché jusqu'ici d'annoncer officiellement la mort du souverain.

LA COUPE DE NOEL

La traversée de la Seine à la nage

Paris, 26.—Un nombreux public se pressait sur les quais entre le pont Royal et le pont Alexandre-III pour assister à la Coupe de natation de Noël.

Douze concurrents, malgré la température peu clémente, se sont jetés à l'eau un peu en amont du pont Alexandre pour traverser la Seine.

La victoire est revenue au Français Meister en deux minutes douze secondes; derrière lui se classaient le Belge Courbet en deux minutes quatorze secondes et le Français Dumont en deux minutes vingt secondes.

Les vainqueurs ont été très applaudis.

L'ELEVAGE DU RENARD

Charlottetown, I. P. E., 26.—James Tuplin, de Blackbank, comté de Prince, propriétaire d'une ferme sur laquelle il fait l'élevage de renards, et d'un banc d'huitres de grande valeur, vient de vendre cette propriété à un syndicat de capitalistes de Boston, Toronto, et de l'Ile du Prince-Edouard pour un quart de million de piastres.

Cette ferme comprend douze couples de renards noirs, un terrain propre à la culture de la canneberge, une terre à bois qui fournirait les branches pour étendre des lits d'huitres. Parmi les promoteurs de cette compagnie mentionnons M. G. Frank Beer, de Toronto.

DEBAT MATRIMONIAL

—Je tiens à vous dire, jeune homme, que si ma fille n'a pas de dot, elle a quelques espérances.

—Ah! Et puis-je vous demander?...

—Bien, peut-être dix mille francs, peut-être cent mille, peut-être plus même.

—Quel écart! Ne pourriez-vous fixer un chiffre?

—Voilà... c'est que nous ne savons pas encore: c'est un billet de loterie...

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.82¾
No. 2 Northern	.80
No. 3 Northern	.76⅞
No. 4	.73¼
No. 1 rejected seeds	.76½
No. 2 rejected seeds	.74½
No. 1 Hiver rouge	.82¾
No. 2 Hiver rouge	.80½
No. 3 Hiver rouge	.78¼
Avoines—	
No. 2 C. W.	.35⅛
No. 3 C. W.	.32¼
Extra No. 1 Feed	.32¼
No. 1 Feed	.34½
No. 2 Feed	.30
Orge—	
No. 2	.41½
No. 4	.39½
Feed	.37
Rejected	.36½
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.21¾
No. 2 N. W. C.	1.19¾
No. 3 N. W. C.	1.13

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix.	
Prix	$6.00 à $7.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $6.00
Vaches moyennes et genisses.	
Prix	$4.75 à $5.25
Vaches ordinaires.	
Prix	$2.75 à $3.50
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.00 ê $4.25
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$5.75 à $6.00

VEAUX.

Veaux de choix.	
Prix	$55.00 à $70.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$6.00 à $7.00

BREBIS.

Brebis de choix.	
Prix	$5.50 à $6.00
Brebis de printemps.	
Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$7.60
Toughs and heavies.	
Prix	$6.00
Stags	$4.00

BEURRE DE CREMERIE.

Cremerie	30-33
Séparés	24-27
No. 2	19-20
No. 1	.26
De cuisine	.22

FROMAGE.

Frais	.35-40
Bons	.30
Ont. large	.15½
Ont. twins	.15¾

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.

Frais	.35-40
Bons	.30
Five Roses, au baril	$5.30
Lakewood	5.00
Harvest Queen	4.70
Medora	4.00
XXXX	3.20

Western Can. Flour Mills Ltd.

Purity, au baril	$5.70
Three Stars	4.80
Maitland	4.30
Huron	4.20
Huron	4.20
Medallion	5.10

Ogilvie Flour Mills Co.—

Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran, en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN.

Manitoba, nouveau	$14.00
No. 2	13.00
No. 3	10.00
No. 1 Naturel, la tonne	10.00
No. 2 Naturel	9.00
No. 3 Naturel	8.00
Avoines pour nourrir, bois.	$ .40
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne	$30.00

CHRONIQUE AGRICOLE

CHEVAUX QUI MORDENT LEURS COUVERTURES

Chevaux qui mordent leurs couvertures.—Il y a des sujets qui prennent l'habitude de mordre, de déchirer leurs couvertures. Peut-être la saveur salée qu'ils trouvent au tissu de laine imprégnée par la sueur ou les autres produits excrémentiels de la peau, les portent-ils d'abord à lécher ces étoffes, ensuite à les déchirer, mais jamais à les manger comme certain le pensent. L'inconvénient est plus important pour le propriétaire que pour l'animal, puisqu'il occasionne des réparations coûteuses.

On l'évite en faisant usage d'un bâton, fixé d'un côté au licou, de l'autre à la sangle, qui met obstacle à l'inclination de la tête et de l'encolure.

Chevaux qui s'appuient un pied postérieur sur l'autre.—Il n'est pas rare, lorsqu'un cheval est fatigué, de le voir se reposer en appuyant la face plantaire d'un pied de derrière à demi-soulevé, sur la partie antérieure de la paroi de l'autre. Certains sujets contractent cette habitude sous l'influence de causes étrangères à la fatigue, encore mal déterminées. Peut-être les inégalités du pavage des écuries, comme nous l'avons observé, occasionnent-elles une station difficile qui aurait ce résultat.

Quoiqu'il en soit, l'appui prolongé fréquemment répété, du fer détermine des blessures de la couronne des contusions du bourrelet. Parfois même, à la suite de ces dernières se développent des épaisissements du bord supérieur de la paroi, qui changent tout à fait la direction de sa face antérieure et tendent à la rendre plus ou moins perpendiculaire au sol.

Le seul moyen à opposer à ce défaut serait de protéger avec un coussinet en cuir les parties exposées aux meurtrissures.

Chevaux qui se couchent en vache.—Le point de départ de cette habitude a échappé jusqu'à présent à l'observation. Les chevaux qui la manifestent se couchent à la façon des ruminants, c'est-à-dire en tenant leur membre antérieur fléchi sous la poitrine. Il en résulte que l'extrémité de la branche du fer toujours celle du côté interne—vient porter contre le coude.

De son appui prolongé, de ces frottements, dérivent d'abord une irritation de la peau, puis quelquefois une plaie, le plus ordinairement une tumeur indolente, pouvant acquérir un volume considérable, appelée *éponge*, (crapaud), à raison de la cause qui l'a engendrée.

Nous avons suivi pendant plusieurs années un cheval qui faisait un service très actif, et qui portait à chacun de ses coudes une callosité de ce genre atteignant les dimensions de la tête d'un homme. En général, l'éponge (crapaud), est plutôt gênante, disgracieuse, que nuisible. Pourtant elle peut devenir sensible au point de nécessiter la suspension du travail. Dès qu'on aperçoit une excoriation, un frottement, à la surface de la région, il importe de surveiller la manière que le cheval se couche. Si ce dernier se couche en vache il y a indication d'y rémédier soit en enveloppant le pied, soit, de préférence, en faisant raccourcir la branche interne du fer pour l'empêcher de porter contre le coude.

(*Reproduit de Goubaux et Barrier.*)

DEUX OU TROIS REPAS PAR JOUR POUR VACHES LAITIERES?

Le Progrès du 6 novembre publie un article intitulé: "Doit-on soigner le bétail deux ou trois fois par jour?"

Il donne les résultats de l'expérience faite à la Ferme expérimentale d'Ottawa, et à l'appui desquels il publie un petit tableau donnant l'augmentation en poids des animaux soignés deux fois et trois fois par jour respectivement, ainsi que les quantités de lait obtenu. Les résultats de ces expériences prouvent qu'il est plus avantageux de soigner deux fois plutôt que trois, et nous nous permettrons simplement d'ajouter quelques explications qui devront paraître logiques à tous nos cultivateurs, et les engager fortement à suivre les conseils de la Ferme expérimentale, et à ne soigner leurs animaux que deux fois par jour.

Les facteurs en question sont d'ordre physiologique et économique. Tout d'abord, chacun sait que l'estomac de nos animaux de race bovine a une capacité considérable d'à peu près 25 à 30 gallons. Cet estomac est divisé en quatre parties, dont la plus grande, la panse ou rumen, constitue un véritable réservoir et entrepôt dans lequel la nourriture est accumulée, en attendant d'être ruminée par les autres divisions de l'estomac.

Chacun peut remarquer qu'une vache au pâturage, quand elle dispose d'une nourriture abondante qu'elle peut ingérer dans un minimum de temps, se remplit l'estomac à toute sa capacité, puis passe de longues heures à ruminer et à sommeiller. (Il set vrai que c'est rarement le cas dans les pâturages de notre province sur lesquels la plupart du temps les animaux doivent brouter toute la journée pour se ramasser une petite portion de nourriture.)

Ce remplissage de la panse est absolument nécessaire au point de vue physiologique pour que les fonctions digestives se fassent le plus activement possible.

Il est donc tout naturel, qu'à l'étable, les repas devraient être abondants, et plutôt rares, que plus légers et plus nombreux, de donner deux gros repas par jour, que trois plus légers. De cette façon la digestion se fera mieux, et les aliments profiteront davantage à l'augmentation du poids de l'animal, ou à la production en lait.

Ensuite il y a a considérer le tempérament de nos vaches laitières. Tout le monde sait que les vaches au tempérament le plus tranquille, sont en général les meilleures laitières. On sait aussi que toute excitation ou dérangement, occasionnent en général chez les vaches laitières une diminution de la production du lait. Il est donc raisonnable de donner à nos vaches le plus de repos et de tranquilité possible et de leur éviter l'énervement et les dérangements qu'occasionne toujours l'heure du repas. Il est certains pays d'agriculture avancée où les producteurs de lait, qui ne soignent naturellement que deux fois par jour, ferment complètement les portes de l'étable entre les repas, et défendent aux employés de la ferme d'y entrer, à seule fin de laisser les vaches dans la tranquilité la plus parfaite entre ces deux repas.

Au point de vue économique, comme le fait si bien remarquer l'auteur de l'article précité, il est certainement plus avantageux pour le cultivateur de soigner deux fois par jour au lieu de trois, c'est une diminution d'un tiers de la main-d'oevre de l'étable.

Ces arguments en faveur de deux repas par jour seulement, nous semblent si logiques et si probants, que nous nous sommes souvent demandé, quel était l'avantage que trouvent les cultivateurs à se charger de soigner inutilement leurs animaux une troisième fois durant la journée. Nous n'avons jamais pu nous en rendre compte, même en discutant la chose avec plusieurs d'entr'eux, c'est pourquoi nous serions heureux d'en trouver quelques-uns qui voudraient bien nous faire part de leurs idées et de leur expérience à ce sujet.

G. Michaud,
Ingénieur-agronome.

A PROPOS DES OEUFS

Il se fait un mouvement pour que les oeufs soient payés suivant leur qualité. Cela est juste pour tout le monde. C'est dire que tout oeuf mauvais sera refusé, que tout oeuf vieilli ou de seconde qualité sera payé un prix inférieur, mais que le plus haut prix possible sera payé pour les oeufs frais et convenablement classifiés.

Et, à ce propos, voici les conseils que le Frère M. Liguori donne, dans le journal d'agriculture, aux cultivateurs. Lisez-les et faites-en votre profit.

CULTIVATEURS

1.—Ne donnez aux troupeaux de pondeuses qu'une nourriture propre et saine. Voyez à ce que cette alimentation contienne en proportions convenables des éléments: 1o de nature végétale; 2o de nature animale; 3o de nature minérale.

2.—Tenez le poulailler absolument propre, sain, bien aéré et bien éclairé. Que les troupeaux aient à leur disposition de l'eau propre, dans des vases propres;

3.—Que le nombre de nids soit suffisant et que les nids soient plutôt obscurs;

4.—Prévenez ou détruisez toute vermine;

5.—Récoltez les oeufs au moins une fois le jour, lorsque la température est fraiche, et deux fois le jour, en été;

6.—Conservez les oeufs dans un local frais mais sain, c'est-à-dire absolument exempt d'humidité;

7.—Il est bon de recouvrir les oeufs d'un linge léger, pour empêcher toute détérioration;

8.—Ne conservez jamais les oeufs dans le voisinage de substances fleurantes, telles que le pétrole, les oignons, le tabac, le poisson, etc. Les oeufs absorbent facilement les odeurs ambiantes;

9.—N'offrez jamais en vente des oeufs que vous savez mauvais, ou qui ont passé par l'incubateur;

10.—Ne lavez pas les oeufs;

11.—Les petits oeufs, les oeufs avariés, salis ou vieillis, ne devraient pas être offerts au marché;

12.—Les oeufs destinés au commerce ne devraient jamais être exposés, ni à la pluie, ni aux rayons directs du soleil, ni même à une température un tant soit peu élevée. Les oeufs constituent une denrée des plus "périssables."

13.—Envoyez vos oeufs au marché, le plus souvent possible, et cela dans des récipients convenables, afin de prévenir la casse et les avaries.

14.—La saison de l'incubation terminée, ne laissez plus de reproducteurs avec les pondeuses. Un bulletin du Département de l'Agriculture, d'où nous tirons la plupart de ces conseils, déclare que la présence, après le 15 juin, des reproducteurs au milieu des troupeaux de pondeuses, coûte annuellement aux cultivateurs de ce pays, *un million de piastres*. Cette perte s'explique par le fait de l'énorme quantité d'oeufs fécondés, qui sous l'influence de la chaleur de l'été subissent un commencement d'incubation et, par suite, arrivent avariés au consommateur.

LES DRAMES DE LA MER

Sait-on que l'un des plus redoutables dangers qui menacent les grands transatlantiques, provient de "vaisseaux-fantômes"? nous dit M. Bouchery de Grandval.

Il ne s'agit point de l'opéra de Wagner, non plus que de la vieille légende, hollandaise disent les uns, norvégienne affirment les autres, bretonne déclarent certains, chère aux gens de mer autrefois.

Elle est connue de tout le monde: au travers des océans du globe, un navire maudit, conduit par un capitaine damné, servi par un équipage de réprouvés, erre inlassablement, trainant dans son village la mort et le désespoir. C'est lui qui durant les nuits de brume vient éventrer perfidement les vaisseaux égarés, puis s'éloigne, accueillant d'un éclat de rire satanique, les lamentations des pauvres matelots. Son aspect seul est redoutable... Malheur à l'esquif qui voit dans la lueur rouge du crépuscule se profiler à l'horizon l'effroyable vision du vaisseau-fantôme! Qu'il soit une simple barque de pêche, un brick finement voilé, une goélette légère ou un puissant trois-mâts, que le ciel soit pur et sans rides, son destin n'en est pas moins assuré: l'équipage du navire auquel apparaît le vaisseau-fantôme ne doit pas voir se lever l'aurore suivante et les ténèbres de la nuit voileront son agonie...

Eh bien! le vaisseau-fantôme existe... Bien plus, depuis l'époque de la vieille légende, il s'est multiplié. Chaque année il ajoute quelques unités à sa redoutable escadre et si l'on n'y met point bon ordre, promptement, il constituera une force avec laquelle il faudra compter.

Tout récemment encore, un grand transatlantique l'a rencontré sous la forme d'un trois-mâts, en apparence en bon état, mais assez profondément enfoncé et qui flottait à l'aventure. Personne à bord! C'était la nuit. Les fanaux électriques du transatlantique éclairèrent à temps l'épave formidable; mais, par fort brouillard, on eût peut-être à déplorer un terrible drame nouveau.

En 1901, en face des côtes charentaises, on vit errer au large un grand bateau, en partie démâté, qu'une tempête poussait vers la côte. Il louvoya ainsi durant trois jours: les pêcheurs n'osaient sortir. Une nuit enfin la vieille carcasse vint s'éventrer sur les rochers.

En 1909, des pêcheurs d'Islande sur le chemin du retour virent courir sur eux, comme pour les couler bas, un brick sans voiles, sans beaupré, ouvert en partie à l'arrière et duquel le vent apportait une effroyable odeur de putréfaction. Ils parvinrent à éviter le choc, mais le vaisseau-fantôme passa assez près d'eux pour leur permette d'apercevoir sur le pont plusieurs cadavres décharnés autour desquels voltigeaient des oiseaux de mer.

La présence de ces navires errants n'a, en soi, rien de très extraordinaire. Indépendamment du donné par l'équipage, bien d'autres circonstances peuvent transformer un voilier ou un steamer en un oiseau-fantôme. Qu'une tempête en rase la mâture et jette à la mer une partie de l'équipage, laissant les autres mourants ou blessés sur une coque désemparée, qu'une épidémie terrible—choléra ou fièvre jaune—éclate à bord et fasse de cette goélette un cercueil livré aux caprices des courants, et voilà deux fléaux errants de plus pour les navires qu'ils rencontreront. Il y a aussi les cas de révolte, d'abordage, de pillage que la solitude des mers couvre si souvent de sa protection... en en garantissant l'impunité.

Dès 1891, l'Army and Navy Register des Etats-Unis signalait qu'en l'espace de quatre années, dans les mers fréquentées par les transatlantiques on avait pu relever le passage de 625 bateaux abandonnés ne provenant d'aucun naufrage connu. Sur ce nombre 139 ne furent rencontrés qu'une fois, ayant eux-mêmes sombré sans doute un jour de gros temps, mais 16 parcouraient très régulièrement dans les deux sens, au fil du courant.

LA COLORATION ARTIFICIELLE DES POISSONS ROUGES

Décidément l'ingéniosité humaine ne connait plus de bornes. Nous savons tous que certains oiseleurs sont passés maîtres dans l'art de truquer la livrée des minuscules "exotiques" qu'ils mettent en vente, vêtus de coloris violents, étranges et éphémères. Mais qui se fût jamais avisé de croire que le modeste cyprin, mélancoliquement occupé à poursuivre ses rondes sans fin dans les aquariums d'appartement devait parfois sa couleur rouge de ses écailles à l'habile intervention d'un spécialiste? Rien n'est plus exact cependant, et le Journal officiel décrit dans ses détails l'élevage industriel de ce poisson ornemental, tel qu'il est pratiqué en Sicile.

Que l'on fasse de la pisciculture intensive en élevant la température de l'eau et en maintenant celle-ci très riche en oxygène comme en matière nutritive, il n'y a rien là qui ne soit très naturel. Mais que l'on communique à des poissons tel coloris que l'on veut, la chose est tout au moins curieuse. Elle est exacte cependant. On oblige les petits cyprins à passer toute une période de leur existence dans des bains spéciaux où la présence, en proportions strictement dosées, de fer, de noix de galle et de tan leur assure la "mise en couleur" qu'on a décidée pour eux. Toutefois, certains sujets se montrent à ce point réfractaires à un maquillage qu'il en meurt un nombre important. Aussi doit-on consentir certains ménagements et préparer les poissons à leur mise en couleur, par un stage préalable dans un milieu spécial dont ils s'accomodent plus volontiers et qui a l'avantage de leur durcir l'épiderme. On combine à cet effet l'action énergique du soleil en usant de viviers peu profonds et placée en pleine lumière, à celle de la tourbe, du fer et de la craie que l'on fait dissoudre dans l'eau de ce vivier... Désormais aguerrie, les cyprins peuvent, sans dommage pour eux, passer au bassin colorant et s'y vêtir des teintes à la mode. Simple question à ce propos! Sont-ce là des poissons de qualité loyale et marchande?

Francis Marre.

POUR REUSSIR DANS LA VIE

Voici les dix conseils de Barnum, lequel, parti de rien, devint millionnaire:

I.—Adoptez une carrière conforme à votre vocation.

II.—Quoi que vous entrepreniez, donnez-vous-y corps et âme.

III.—Ayez de la concentration, n'éparpillez pas vos efforts.

IV.—Respectez toujours votre intégrité, votre parole et vos engagements.

V.—Servez-vous des meilleurs employés et des meilleurs outils.

VI.—Soyez économe tout en vous méfiant de la fausse économie.

VII.—Faites de la publicité: la fortune est dans l'encre d'imprimerie.

VIII.—N'usez ni de tabac, ni d'alcohol, ni de boissons enivrantes.

IX.—Espérez sans être trop optimiste.

X.—Ne comptez que sur vous-même.

Comme l'on voit, c'est très simple...

Ajoutez à cela quelques veaux à six pattes, une femme à barbe et un homme à tête de chien, et, tout comme Barnum, vous réussirez.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Le R. P. Blain s.j., professeur de chimie au Collège de Saint-Boniface, est venu rehausser par sa présence la grande fête de Noël. Le bon Père a bien voulu donner l'instruction.

* * *

M. l'abbé Arthur Benoit, d.d.c., procureur général du diocèse de Régina, était en visite au presbytère la semaine dernière.

* * *

M. et Mme Edmond Poirier de Franklin, Man., sont les hôtes de M. Ed. Poirier, marchand.

* * *

Melle Eva Guilbault, institutrice à l'école de Saint-Claude, Man., est rentrée dans sa famille, pour les vacances de Noël.

* * *

Melle L'Arrivée, institutrice à l'école Castagnier, est en promenade à Winnipeg pour quelques jours.

* * *

M. Paul Côté et son fils Eugène sont partis aujourd'hui pour Arborg, Man., où ils passeront l'hiver sur leurs "homesteads".

* * *

M. Marcel Mollot est parti pour Gravelbourg, la semaine dernière, où il passera quelque temps.

* * *

M. L.-A. Merissette est de retour de Broadvalley, Man.

* * *

MM. A. Guyot et Higley sont de retour de leur expédition de chasse dans les forêts du nord.

* * *

M. Gabriel Poitras, étudiant au Petit Séminaire de Saint-Boniface, est parmi nous pour les vacances.

* * *

MM. Armand Dureault, Dieudonné Piché et Robert Piché, sont dans leurs familles, pour les fêtes.

* * *

L'intérieur de notre église était superbement décorée pour Noël: banderoles, drapeaux, fleurs naturelles et artificieles en grande quantité étaient disposés sur les autels, les colonnes et les voûtes.

La crèche présentait un magnifique aspect dans un rocher disposé artistiquement. L'Enfant Jésus était tout radieux; de voir un tel éclat, et il l'était plus encore, en voyant le nombre de personnes qui se sont approchées de la Table Sainte pour recevoir le Pain de Vie.

L'Union Chorale de la paroisse fit entendre plusieurs morceaux choisis à la messe de Minuit et à la messe du jour.

* * *

Mme Lavigne, mère de M. Eustache Lavigne de cette paroisse, est mourante au refuge des vieillards à Saint-Boniface. M. Lavigne est sortie vendredi soir pour aller au chevet de la malade.

Yvonnie.

SAINT-LEON

La jeunesse écolière interne du Couvent joyeusement se hâte de rejoindre, à l'occasion des vacances octroyées à cette époque de fêtes, le doux nid paternel et familial. "Bonnes et joyeuses fêtes"; que chacun s'amasse pendant ces jours une bonne provision de courage en prévision de la dose de travail que va réclamer des studieux, l'année nouvelle.

* * *

Melles Agnès et Emma Lafrenière, enseignantes, profitent du congé accordé pour passer ces jours en famille.

* * *

M. Edgar Lussier est cette semaine l'hôte de Mme Jayet. De nombreux jeunes amis se réunissaient chez cette dame, lundi 22 décembre, pour fêter le 18me anniversaire de Melle Evangéline Jayet et lui laisser comme témoignage de leur admiration et de leur affection, différents cadeaux de réelle valeur.

* * *

Notre temps idéal s'est sensiblement refroidi depuis quelques jours; aujourd'hui 26, une légère couche de neige est tombée, à peine pour couvrir de frimas l'arbre de Noël.

* * *

Nous voilà au temps des fêtes: Noël, Circoncision, les Rois. Rien ne prévaudra, ni les partitions laborieuses, les chants compliqués qu'amènent invariablement ces fêtes, rien ne vaut pour nous, la mélodie des anciens cantiques et des chants simples, qui ont fait la joie de nos pères et le charme de notre enfance.

* * *

A l'occasion de la nouvelle année, aux paroissiens lecteurs de ce journal, nous offrons nos compliments et nos meilleurs souhaits de bonne et heureuse année". Que Dieu bénisse et fasse fructifier nos efforts.

Lorrain.

THIBEAUVILLE

Les 4, 5 et 6 janvier, nous aurons une grande tombola au profit de notre nouvelle église que Mgr Béliveau est venu bénir dernièrement.

Chaque soir il y aura tirage au sort d'objets de valeur. La tombola se clôturera le 6 janvier, Jour des Rois, par une soirée de paniers précédée d'une jolie séance. La levée du rideau aura lieu à huit heures.

On s'attend à une belle assistance. Tous les amis des paroisses environnantes, de Winnipeg et Saint-Boniface sont invités.

SAINT-PIERRE JOLYS

Les gens de Saint-Pierre sont contents d'avoir un peu de neige. Ce temps favorise beaucoup les chasseurs. Depuis longtemps ils attendaient la neige.

* * *

Nous avons eu une belle séance le 26 décembre à l'occasion de la fête de leur pasteur M. J.-M.-A. Jolys.

* * *

M. Antonin Lussier de Sainte-Elizabeth et M. Donat Gratton, sont en promenade ici depuis la veille de Noël.

* * *

MM. Joseph Lasalle, Henri Tessier, Jean Préfontaine et Donat Gratton ont été à la séance avec leur compagnie. Ils se sont bien amusés.

* * *

M Alfred Berthrand de Sainte-Elizabeth, ainsi que sa soeur Anna, étaient en promenade ici pour la fête de Noël et la séance. Wilbray Desaulniers et sa soeur Albertine, également de Sainte-Elizabeth, étaient ici aussi pour cette occasion, ainsi que M. Fred Rivard, Edmond Lussier et Flore Lussier. Ils ont été patiner à Otterburne dans l'après-midi.

M. et Mme Octave Gosselin, de Saint-Malo, sont venus à Saint-Pierre pour prendre les chars pour aller à Winnipeg. Le gentil couple a soupé chez M. François Vinet à Otterburne, après quoi ils sont partis pour aller saluer les parents de Mme Gosselin, M. et Mme G. Goffray, de Saint-Pierre-Jolys. Ils seront toujours bien reçus par sa soeur.

Yolande.

DUNREA

Dunrea, ce coquet village, est situé à 144 milles au sud-ouest de Winnipeg sur le C. N. R.

La population se compose d'Anglais, d'Irlandais, de Canadiens-français et de quelques familles de Crafters (Ecossais).

La majorité des catholiques est canadienne-française avec quelques familles irlandaises.

La terre est fertile et les gens vivent dans l'aisance. Il y a quatre magasins dont un est tenu par un Canadien-français du nom de Anathase Lavoie, ci-devant, de Mariapolis. C'est un magasin prospère et bien achalandé; il y a aussi un médecin canadien-français, Dr R. Roy, jeune homme dont l'habileté n'a d'égale que son affabilité.

Il y a une jolie église, prêtre résident, et un Couvent où l'on enseigne les deux langues avec succès.

Les noms les plus marquants sont des noms canadiens-français avec quelques noms anglais. Pour piquer au plus court, le Canadien-français est parfaitement chez lui à Dunrea, grâce au zèle des dévoués prêtres missionnaires et curés. L'on peut dire que le véritable fondateur de la paroisse de Saint-Félix de Dunrea est M. l'abbé W.-L. Jubinville, le vaillant curé de Sainte-Anne des Chênes. C'est sous son habile et prévoyante direction que l'ancienne église fut transportée au village et fini, depuis, bâtit le magnifique temple actuel autour duquel se groupent les rentiers qui forment ce beau village.

M. l'abbé Norbert Bellavance, co paroissien, de son prédécesseur qui fut successivement économe et assistant procureur à l'archevêché de Saint-Boniface, est le curé actuel depuis bientôt trois ans. C'est un prêtre d'un zèle et d'un dévouement inlassables. C'est sur sa pieuse et clairvoyante administration qu'est doté Dunrea d'un Couvent dirigé sous l'habile direction des Révérendes Soeurs Oblates du Sacré-Coeur. D'une constitution relativement délicate, mais d'une énergie de fer pour le bien de ses ouailles, sa santé a souffert à un tel point qu'il dut demander quelqu'un pour l'aider afin de ne pas négliger son cher troupeau.

Sur son désir par écrit, M. l'abbé J.-E. Devane, ci-devant prêtre missionnaire à Makinak, Grand View Winnipegosis et Swan River dans le district de Dauphin, vint lui prêter main-forte sur la demande de son Ordinaire.

Les paroisiens de Dunrea savent quelle assistance il a été pour le curé et la paroisse; aussi c'est avec chagrin que les paroissiens ont appris son départ au prône de dimanche dernier.

M. le curé en annonçant cette nouvelle fit les plus grands éloges du zèle et du dévouement de M. Derome. En énumérant ses qualités, il dit que M. Derome a été son meilleur médecin et qu'il méritait une reconnaissance publique.

Le prône fut suivi du sermon de M. Derome sur la Divine Eucharistie, son institution et des effets qu'elle produit dans les âmes avec son éloquence ordinaire.

M. Derome maîtrise la langue anglaise avec autant de facilité que sa langue matrnelle.

Le soir même, les paroissiens, toujours empressés et dociles à la voix de leur Pasteur organisèrent un "send off" à ce zélé missionnaire. En un clin d'oeil tout était dans la maison d'école du village pour fêter M. Derome. Le "Progressive Pedro Party" dignement connu savent si bien faire les choses à Dunrea, fut inauguré et tout se passa avec un charme, un entrain plus que d'ordinaire.

M. Alph. Paradis gagna le prix d'honneur et le prix de consolation échut à Mme Louis Gauvreau.

Après le goûter à onze heures, M. le Curé, avec une touchante allocution par une émotion sensible présenta à M. l'abbé, au nom des paroissiens et en son nom, une bourse bien fournie. Entre les belles paroles dites avec tant de tact, de délicatesse en un langage noble, M. le curé se tourna vers M. Derome et lui dit: "Votre départ me déchire le coeur": plus d'une larme coula des yeux des auditeurs.

M. Derome accepta le cadeau avec remerciements et avec son talent de savoir dire, dit en substance: "Je m'attendais bien de quitter Dunrea comme j'y étais arrivé, c'est-à-dire d'une manière paisible. J'accepte, dit-il, cet hommage parce que je comprends que c'est le clergé que vous honorez en mon humble personne. Le fait d'avoir connu plus intimement votre bon curé et ses braves paroissiens suffit pour ma récompense. Je n'ai fait que mon devoir de prêtre et voilà tout".

Après avoir fait l'éloge de M. le curé avec cette concision de langage qu'on lui connait, il a dit entr'autres choses aux paroissiens que leur curé est un des prêtres les plus distingués du diocèse et que Mgr l'Archevêque a un soin jaloux de lui et qu'il se félicite d'être venu à Dunrea pour constater "de visu" ce qu'il savait déjà sur des oui-dires. Il termina sa belle improvisation en donnant des conseils très salutaires et pratiques.

M. Derome est parti le lendemain et chaque famille était représentée à la gare pour saluer son départ avec les meilleurs voeux pour le retour à la santé de sa vieille mère malade dans l'Est et son prompt retour.

Voilà comment on fait les choses à Dunrea; sobres en paroles, mais des gens qui savent reconnaître et apprécier.

* * *

La Révérende Soeur Marie-Archange des Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie à Saint-Boniface, Man. (née Fortier) est en visite chez son père M. Anathase Fortier; elle est accompagnée de la Révérende Soeur Anasthasie-Exilia.

* * *

Melles Virginie et Clara Paradis, institutrices, sont en vacances de Noël chez leur père M. Télesphore Paradis.

* * *

Les collégiens de Saint-Boniface sont aussi en liesse chez leurs parents pour le jour de l'an.

* * *

Naguère, les messieurs du presbytère recevaient la visite de Mgr Dugas, vicaire général du diocèse, accompagné de M. l'abbé Boivin, curé de Somerset: peu de temps auparavant, le dévoué et sympathique curé de Mariapolis visitait aussi Dunrea.

* * *

La récolte a été excellente cette année et Dunrea avec son Couvent peut être classifié à juste titre une des plus florissantes paroisses du diocèse de Saint-Boniface. Les bones Soeurs y font là une oeuvre solide et profitable. Les Révérendes Soeurs Oblates, quoique relativement jeunes dans l'archidiocèse, se sont fait une réputation comme personnel enseignant qui n'est plus à faire. Marchant sur les traces de leur illustre fondateur, elles sont remplies d'abnégation, de sacrifices et de dévouement.

Ceux dont le fanatisme ou l'ignorance aveuglent n'ont qu'à venir pousser une-pointe à Dunrea pour constater les fruits de leur éducation.

Impartialité.

SAINT-NORBERT

Le semaine dernière une très jolie séance a eu lieu dans notre petite ville au Collège des Révérends Frères Maristes.

Parmi la très nombreuse assistance nous avons remarqué Mgr Cherrier, de la paroisse de l'Immaculée Conception, M. l'abbé Cloutier, curé de Saint-Norbert, l'Honorable Secrétaire Provincial, M. Joseph Bernier, M. le docteur Lachance, maire de Saint-Boniface, le député M. Fergusson et M. Roger Goulet, inspecteur d'écoles.

Nous avons pu applaudir dans différentes pièces de jeunes artistes qui se sont véritablement surpassés.

La première pièce "Doctor and Patient", jouée en anglais par deux jeunes gens: A. Dufort et P. Gendreau, nous prouvent que dans les institutions bilingues, l'anglais est enseigné et parlé aussi bien que dans n'importe quelle institution anglaise.

"Le Homard" a été un véritable succès et fut exécuté par M. J. Lord comme président: M. J.-A.-A. Pambrun, ministère public: M. R. Grégoire, juge: M. J. Landry, avocat: M. A. Landry, maître d'hôtel: M. A. Anctil, fiancé: MM. A. Ritchot et R. Giguère, témoins.

D'un bout à l'autre, l'esprit de la pièce si bien mis en valeur par les artistes a fait pleuvoir les applaudissements de l'assistance, prise de fou rire.

Un duo artistique "Les deux Aveugles", par MM. J. Landry et A. Boily, a été le complément de la fête.

Un orchestre organisé par le professeur M. Emile Garnier, a fait entendre quelques très jolis morceaux de son répertoire. M. Christian Martel nous a donné deux de ses monologues comiques et M. Aimé Boily nous a fait entendre deux chansons.

Cette jolie séance a été suivie d'une vente de paniers au profit du collège.

Un superbe gâteau fait par les Révérendes Soeurs Grises a été acheté par l'honorable Joseph Bernier.

Un banquet entrecoupé de discours a terminé cette soirée si pleine d'entrain et si canadienne.

Nous devons remercier d'une façon spéciale les Dames qui par leur dévouement ont assuré la réussite de cette joyeuse fête.

Roman de La Liberte — No 9

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR *FENIMORE COOPER*

Le chasseur, que sa naissance et sa vie actuelle prédisposaient à occuper une place intermédiaire entre les deux races, si loin l'une de l'autre, ne voyait pas avec in différence les marques réciproques d'amitié que se donnaient les deux jeunes gens. Il n'était point insensible à cet échange d'affection dévouée entre Uncas, qu'il aimait comme son fils, et le jeune et brillant officier, qu'il respectait à cause de sa haute position, et qu'il commençait à apprécier pour son courage. Néanmoins il se contenta de dire, comme étranger à la scène dont il venait d'être le témoin, et sur le ton le plus calme:

"La vie! la vie est une obligation que des amis se doivent souvent l'un à l'autre dans le désert. Je n'hésite pas à dire que j'ai rendu plus d'une fois quelques services de ce genre à Uncas; et pour mon compte, je me souviens que ce jeune homme s'est placé cinq fois entre la mort et moi: trois fois durant la guerre avec les Mingos, une autre en traversant l'Horican, et la dernière lorsque...

—Oh! oh! interrompit le major, voilà une balle un peu mieux ajustée que les autres!"

Et, d'un mouvement involontaire, il s'écartait, montrant une balle qui venait de frapper le rocher à quelques pouces de sa tête, et qui tombait à ses pieds.

La chasseur ramassa la balle, l'examina avec le plus grand soin, et dit d'un air préoccupé en secouant la tête:

"C'est bien étrange, cela: une balle ne s'aplatit pas en tombant. On dirait que les Maquas tirent sur nous du haut des nuages."

Cette observation était à peine achevée, que le fusil d'Uncas, était déjà pointé vers le ciel: il n'y avait qu'à suivre la direction de son arme pour trouver l'explication du mystère. Un chêne immense dressait sur la rive droite du fleuve ses branches énormes juste en face de l'endroit occupé par nos combattants. Un sauvage était monté presque jusqu'en haut, et là, bien dissimulé par les branches de l'arbre et son feuillage épais, il dominait la situation des trois assiégés, qui avaient regardé leur forteresse, par trop primitive, comme inaccessible aux balles des Iroquois. Cet ennemi, caché par le tronc de l'arbre, se présentait alors un peu à découvert, se penchant pour juger lui-même de l'effet de son premier feu; voilà pourquoi Uncas, l'ayant aperçu, avait tourné son fusil de son côté.

"Ces démons, pour se venger et tomber sur nous, sont capables d'escalader le ciel même. Il faut y mettre bon ordre. Uncas, ne tirez pas encore; attendez que je cherche le joint, nous ferons feu des deux côtés en même temps."

Le jeune Mohican obéit. Le chasseur donna le signal, les deux coups partirent ensemble; les débris de feuilles et d'écorce jaillirent en l'air de tous côtés et furent emportés par le vent. Mais l'Indien, dissimulé derrière sa branche, ne fut point atteint; il avança alors la tête, et, avec un sourire féroce, il ajusta à son tour ses adversaires, et sa balle vint se loger dans le bonnet du chasseur. Tous les autres sauvages s'étaient aperçus de cet incident: ils commencèrent, en hurlant de toutes leurs forces, par tirer sans relâche une grêle de balles autour des frangments de rochers qui abritaient nos trois amis. Ils pensaient que le sauvage monté au haut du chêne finirait par les atteindre et en avoir raison: ils couvraient donc les environs de leur feu, afin d'empêcher les assiégés de sortir d'une cachette où il leur paraissait maintenant certain qu'ils trouveraient inévitablement la mort tous les trois.

Le chasseur devina leur projet, et, après avoir regardé autour de lui, non sans une inquiétude marquée, il dit à Uncas:

"Allons! il est urgent de mettre ordre à cela. Appelez le Grand-Serpent, ce ne sera pas trop de toutes nos armes pour faire tomber cette chenille de son arbre."

Uncas fit entendre le signal, et, avant même que le chasseur eût rechargé son fusil, Chingachgook était auprès de lui. Aussitôt qu'on eut indiqué au vieux guerrier la position de leur ennemi, il fit entendre son expression favorite: "Hugh!" Puis, sans témoigner ni crainte ni surprise, il examina froidement la situation. Un entretien de quelques minutes mit les trois braves d'accord, et ils se séparèrent pour exécuter en toute hâte le plan qu'ils venaient de concerter si rapidement: les deux guerriers delawares s'écartèrent, afin de se placer ensemble sur la gauche, Oeil-de-Faucon prit la droite.

Depuis l'instant où ils l'avaient aperçu pour la première fois, le guerrier n'avait pas cessé de tirer sur ses ennemis, ne mettant d'intervalle entre ses coups que le temps nécessaire pour recharger son arme. Comme ses adversaires le tenaient à l'oeil, il ne lui était pas facile de bien ajuster, car dès qu'il mettait à découvert une partie de son corps, il devenait aussitôt le point de mire du chasseur et des Mohicans. Malgré la difficulté qu'il éprouvait, ses balles arrivaient assez près du but visé par lui. Heyward, que son uniforme désignait plus particulièrement aux coups, avait déjà eu ses habits percés par plusieurs balles; un dernier coup, comme ses amis s'éloignaient pour prendre ses dispositions, lui effleura le bas, et même quelques gouttes de sang coulèrent de cette légère blessure.

Le sauvage s'aperçut de ce premier résultat, et, enhardi par le succès, il fit un mouvement pour ajuster encore avec plus de soin son ennemi: ce mouvement mit à découvert sa jambe et sa cuisse droite. Les regards perçants d'Uncas et de son père saisirent cette occasion: ils ajustèrent avec soin, lâchèrent leurs coups en même temps et avec tant de simultanéité, que les deux décharges ne produisirent qu'une seule explosion. Les deux coups portèrent; le malheureux sauvage, voulant retirer sa cuisse blessée, fit un effort violent qui découvrit son corps de l'autre côté. Rapide comme la foudre, Oeil-de-Faucon fit feu à son tour. Tout aussitôt le fusil du Huron glissa de ses mains, et luimême tomba en avant, ses jambes brisées toutes les deux, ne pouvant plus le soutenir; pourtant, dans sa chute il s'accrocha des deux mains à une branche qui plifiit sous son poids, et il demeura là suspendu au-dessus de l'abîme, au bord duquel croissait le chêne pris pour siège de son embuscade.

"Par pitié! s'écria Heyward, qui ne put supporter l'horreur d'un pareil spectacle, je vous en prie, envoyez-lui une balle qui achève ses souffrances en même temps que sa vie.

—Pas un caillou! répondit Oeil-de-Faucon: il ne faut pas brûler notre poudre inutilement, car les combats avec les Indiens durent parfois bien longtemps; celui-là, son affaire est faite, ne nous en occupons plus. Il nous faut songer à nous; Dieu, qui a mis en nous l'amour de la vie, veut que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour sauver nos chevelures. Gardons nos balles et notre poudre."

Cet argument était si juste et ce raisonnement si fort, qu'il n'y avait rien à répondre: il ne fallait rien laisser au hasard, hélas! Et pour arriver à quel résultat? Quelle serait l'issue de cette lutte?

Etait-il vrai, comme l'avait dit le chasseur, sans doute pour laisser aux deux jeunes filles une lueur d'espérance, que le secours pouvait venir de Munro? Et puis, en admettant qu'il pût envoyer à leur recherche, qui donc guiderait ses émissaires? Il fallait forcément être impitoyable! Mais encore, à quoi cela servirait-il?

La position du pauvre sauvage suspendu au-dessus de l'abîme était si poignante, que les hurlements des Indiens cessèrent de se faire entendre: ils interrompirent même leur feu, et des deux côtés les yeux de tous les combattants demeurèrent fixés sur ce malheureux, placé dans une situation désespérée. A cause de la flexibilité de la branche, son corps cédait à l'impulsion du vent; ses souffrances devaient être horribles; néanmoins il ne laissait pas échapper une plainte ni un gémissement; on pouvait lire sur sa physionomie, malgré la distance, une angoisse dont l'expression, aussi hardie que désespérée, semblait encore braver et menacer ses ennemis.

Touché, cédant malgré lui à la pitié, Oeil-de-Faucon leva trois fois son arme pour abréger les souffrances du blessé; mais l'instinct d'une prudence plus forte lui fit à chaque fois reposer à terre la crosse de son arme. Bientôt les forces du Huron l'abandonnèrent peu à peu, une de ses mains retomba inerte le long de son corps; on le vit faire d'inutiles efforts pour la relever, afin de saisir de nouveau la branche à laquelle il s'était accroché; ces tentatives infructueuses portèrent au dernier degré l'horreur de ce lamentable spectacle. Oeil-de-Faucon ne put résister plus longtemps; son coup partit; la tête du sauvage se pencha sur sa poitrine, un frisson parcourut tous ses membres, sa dernière main lâcha la branche, il tomba dans le gouffre et disparut pour toujours.

Le coup était à peine parti, que le batteur d'estrade s'écria:

"J'ai agi comme un enfant, c'était ma dernière charge de poudre et ma dernière balle. Uncas, cou-

COUP D'OEIL SUR L'ANNEE 1913

L'année religieuse.

Depuis le 4 août 1913, S. S. Pie X est entré dans la onzième année de son pontificat. Dieu a exaucé les prières de l'Eglise en lui conservant ce Pontife, ce Chef et ce Père, malgré une grave maladie qui, au printemps de 1913, inquiéta le monde entier.

L'année a eaé sanctifiée par les grâces du Jubilé accordé par le Pape en ce seizième centenaire de la victoire de Constantin sur Maxence et de la liberté octroyée aux chrétiens par l'édit de Milan. De nombreux pèlerinages se sont rendus à Rome pour participer à la longue série de fêtes constantiniennes qui ont eu beaucoup d'éclat.

Le Saint-Père a envoyé cette année deux légats: le cardinal Vincent Vannutelli aux fêtes du centenaire d'Ozanam à Paris, en avril, et, presque en même temps, le cardinal Ferrata au XXIVe Congrès eucharistique international qui s'est tenu à Malte.

En France, on a constaté un renouveau dans la pratique religieuse: à Paris, de nouveaux lieux de culte ont été inaugurés et sont déjà trop petits; presque partout, accroissement considérable des communions.

En Angleterre, les conversions se multiplient: les plus sensationnelles de l'année sont celles d'un couvent de "Bénédictins" anglicans et d'un autre couvent de Soeurs Bénédictines dans l'île de Caldey.

En Orient, on annonce aussi la conversion du patriarche jacobite, de deux de ses archevêques suffragants et d'un grand nombre de ses fidèles.

Par contre, ça et là, surtout en France, la persécution continue contre le clergé, les Congrégations, les écoles libres, etc., afin de forcer les bons à la lutte sans trêve et de leur donner plus de mérites: elle a même excité les honnêtes gens à prendre la défense des églises contre tous les "accroupis" de Vendôme et d'ailleurs...

L'année sanglante

Toute l'année, le monde entier a eu les yeux fixés sur l'Orient, où tant de sang a coulé et où tant de ruines sont accumulées.

Les Etats balkaniques (Bulgarie, Serbie, Grèce et Monténégro), alliés sur l'initiative du tsar Ferdinand de Bulgarie, ont battu les Turcs, franchissant leur frontière le 19 octobre, leur prenant l'Albanie, l'Epire, la Macédoine et la Thrace, après avoir assiégé et emporté d'assaut Monastir, Salonique (8 novembre), Andrinople (25 mars). Les Bulgares seraient même allés conquérir Constantinople, si les grandes puissances, inquiètes, ne leur avaient fait signe de ne pas dépasser les lignes de Tchataldja. Ils ont obéi docilement, et le traité, signé à Londres le 30 mai, leur a donné toute la Thrace avec Andrinople, jusqu'à la ligne Enos-Midia, pendant que la Grèce recevait l'Epire et la Crête, et la Serbie un autre morceau du territoire conquis.

Sur ces entrefaites, les quatre alliés se sont jalousés, querellés et battus. Les Grecs et les Serbes ont couru sus aux Bulgares, que leurs voisins les Roumains harcelaient de leur côté. Nouveaux combats sanglants, avec des atrocités commises de part et d'autre. Voyant les Bulgares refoulés, les Turcs en ont profité pour reprendre Andrinople sans coup férir.

Les alliés se ressaisissent, s'assemblent à Bucarest et y signent un nouveau traité (10 août); il enlève à la Bulgarie une portion du territoire qu'elle avait conquis en Macédoine, mais lui laisse Andrinople et la Thrace... si les Turcs, sur l'injonction des six grandes puissances européennes, veulent bien s'en aller, ce qu'ils disent ne pas vouloir faire, de sorte que les Bulgares, qui ont le plus versé leur sang, sont les moins bien partagés. La question en est là, au moment où nous écrivons (1er septembre).

Comme les chrétiens devraient profiter de ces victoires pour faire pénétrer en tous ces Balkans la vraie civilisation du Christ! Et comme les heureux vainqueurs serviraient leur pays en favorisant les missionnaires et les apôtres catholiques!

LE NOUVEL AN

En avant! Salut à l'année nouvelle! Ce cri, tous les peuples l'ont répété, dans les idiomes les plus divers, depuis que le monde est monde, dit un de nos plus éminents chroniqueurs.

Dans l'Egypte mystérieuse, les cérémonies du renouvellement de l'année avaient un caractère exclusivement hiératique.

C'est un solstice d'hiver qu'Isis, s'étant mis en route pour savoir des nouvelles de son mari, avait retrouvé le corps d'Osiris, mis à mort par Typhon, le génie du mal qu'Horus, fille d'Osiris, avait fini par vaincre.

Au solstice d'été, qui équivalait à notre jour de l'an, on célébrait à la fois le retour d'Isis et pour le premier signe de la crue du Nil. Les bas-reliefs du temple de Denderah nous font assister aux processions qui avaient lieu à cette occasion.

Athènes avait la fête de Chronos, "le vieux père des âges", comme le nomme Hésiode, et dans cette semaine, consacrée aux solennités qu'on appelait les "Chronies", c'était un usage dit Macrobe, de passer le jour en joyeux festins. Chaque maître traitait à table ses esclaves.

A Rome, le jour de l'an présentait un exceptionnel éclat. C'était Janus, le symbolique Janus aux deux visages, l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir: Janus tenant en main les clefs qui devaient la nouvelle série de jours, qui personnifiait cette date solennelle.

Le jour de l'an qui, à Rome, grâce à l'organisation des chefs de gens, protecteurs de clients innombrables, avait un caractère exclusivement social, offrait dans les Gaules une physionomie toute différente.

C'était là véritablement une fête de la nature. Les druides, la veille, s'étaient retirés au fond des forêts impénétrables à d'autres initiés: ils avient de leur faucille d'or coupé le gui sacré. Quand ils revenaient, montrant à tous le rameau divin, des transports de joie éclataient.

Dès que le christianisme fut introduit dans les Gaules, les grandes solennités liturgiques prirent naturellement le pas sur les souvenirs de la religion druidique. Noël, l'Epiphanie, Pâques, devinrent les fêtes solennelles de l'année, et c'est à l'édit rendu par Charles IX, en 1563, que remonte seulement l'usage de compter les jours à partir du 1er janvier.

Malgré tout, la tradition du 1er janvier gaulois s'était perpétuée quand même. Toutes les chansons populaires relatives aux étrennes portent des noms qui rappellent la distribution du gui aux ancêtres: elles s'appellent, selon les pays, guillenhem, la guilamen, aguignètes, agnilanes, guillaumes, etc.

Donnez-nous nos aguignètes
Dans le panier que voicy,

chantaient les enfants, en Normandie, en allant de porte en porte demander quelque friandise ou quelque jouet.

Dans l'Orléanais, le premier couplet de la chanson des étrennes débute ainsi:

Voici la Saint-Vincent qui vient,
Donnez-nous joyeusement
Voici la Saint-Vincent qui vient,
Par la sangoine!
Donnez-nous joyeusement
La guillane!

En Poitou et dans la Saintonge c'est le guillaneu.

Messieurs et mesdames,
De cette maison
Ouvrez-nous la porte.
Nous vous saluerons;
Notre guillaneu
Nous vous demanderons.

L'ESPRIT DES OFFICIERS ALLEMANDS

Ils obligent de nouvelles recrues à nettoyer les chambres aves des brosses à dents.

Berlin, 18.—Le "Mannheimer Vol Kestimme" vient de publier la lettre d'un soldat du 119e régiment des grenadiers, qui donne un rare exemple de la manière dont les officiers instruisent les soldats nouvellement arrivés.

Un officier, au cours d'une instruction, s'étant aperçu que tous les soldats ignoraient les noms de leurs supérieurs, les obligea à retourner une chaise et à rester assis sur un des pieds pendant un quart d'heure.

Dans le même régiment, on força les soldats à nettoyer toutes les salles où se réunissaient les sous-officiers avec des brosses à dents et on leur fit remplir leurs baquets avec des cuillères à café.

Une enquête a prouvé la véracité de ces faits; aussi le colonel fera-t-il punir les officiers comme ils le méritent.

LACONISME

Un professeur donne à ses élèves, comme composition de rédaction, ce thème à développer: "Que feriez-vous si vous aviez un million de fortune?

Chacun de réfléchir, puis de se mettre fébrilement au travail.

Seul, le petit Bob reste le nez en l'air à regarder voler les mouches et, le temps de la composition écoulé, il remet une copie blanche.

—Comment, Bob, c'est ça votre composition? Tous vos camarades ont écrit des deux et trois pages et vous rien?

—Eh bien, répond Bob, c'est ce que je ferais si j'avais le million.

rez au canot et rapportez-moi la grande corne, car nous avons besoin de notre poudre jusqu'au dernier grain, ou je ne connais pas ces Mingos."

Uncas partit; mais, à peine arrivé sur le bord, il poussa un cri d'effroi; un sauvage venait de découvrir le canot et l'avait lancé dans le courant, où il s'en allait à la dérive.

"Il est trop tard! dit le chasseur; et voilà les trois meilleurs fusils de la forêt ne valant pas mieux qu'une branche de bois vermoulu.

—Qu'allons-nous faire?" dit Heyward.

Oeil-de-Faucon lui répondit en tournant une main autour de sa chevelure d'une façon expressive et des moins rassurantes.

"C'est impossible! nous pouvons encore nous défendre.

—Avec quoi? dit le chasseur; avec des larmes, comme des femmes? Non! non! prouvons à ces Iroquois que nous savons mourir avec fermeté."

Les deux Indiens, affectant le plus grand calme et même une dignité pleine de hauteur, avaient jeté leurs couteaux à terre et dégarni leur front des plumes qu'ils portaient, offrant, pour ainsi dire, leur longue mèche de cheveux, avec un stoïcisme parfait, à la main qui devait les scalper.

"Chingachgook, mon frère, dit Oeil-de-Faucon, nous venons de combattre ensemble pour la dernière fois.

—Onze Maquas sont déjà tombés, répondit le Grand-Serpent, nous pouvons mourir."

X

"Pourquoi mourir? dit tout à coup, à deux pas en arrière, la voix douce de Cora; ne pouvez-vous traverser la rivière à la nage et fuir dans les bois?

—Rien ne serait plus aisé, répondit le chasseur, la rivière est libre: mais ne vaut-il pas mieux mourir que vivre en guerre avec sa conscience? Que répondrons-nous à Munro, nous reprochant d'avoir abandonné ses enfants?

—Allez plutôt le trouver, reprit la courageuse jeune fille; dites-lui de nous envoyer du secours, et, si le secours arrivait trop tard, portez-lui au moins le souvenir et la dernière pensée de ses enfants."

Le chasseur, violemment excité par cet énergique conseil, dit en se tournant vers ses amis:

"Il y a de la raison dans les paroles de cette jeune fille. Avez-vous entendu ce que vient de dire la femme blanche, Chingachgook? Uncas, que pensez-vous de son idée?"

Le Grand-Serpent et son fils écoutèrent gravement l'explication que leur donna Oeil-de-Faucon; le vieil Indien, réfléchissant un instant, se contenta de dire: "Bon!" ramassa son tomahawk, montra les bois environnants, et, gagnant le bord de la rivière, disparut dans les eaux écumantes du torrent.

Le chasseur, demeuré quelques instants encore, disait à Cora:

"La sagesse est donnée parfois aux jeunes gens comme aux vieillards. Je pars pour chercher du secours; si l'on vous entraîne dans les bois, cassez sur votre chemin le plus de petites branches possible; appuyez fortement vos pieds sur le sol, afin que le chemin garde vos traces, et comptez sur le dévouement d'un ami."

Il prit la main de la jeune fille, la serra avec affection; puis, avec un visible chagrin, il cacha sa longue carabine dans les broussailles.

"S'il m'était resté un grain de poudre, je n'aurais pas subi cette honte." Après avoir murmuré ces quelques mots comme se parlant à lui-même, il disparut à son tour comme l'avait fait le Mohican.

Uncas n'avait pas dit une parole, n'avait pas fait un mouvement; il paraissait étranger à ce qui venait de se passer. Cora s'approcha de lui, et montrant la rivière:

"Pourquoi ne suiviez-vous pas votre père et votre ami? lui dit-elle.

—Uncas veut rester ici, répondit avec douceur le jeune Indien.

—Comment! reprit la jeune fille, qui avait remarqué l'excessive délicatesse du sauvage et le plaisir qu'il éprouvait à les servir, elle et sa soeur; je voulais précisément vous charger d'un message plus particulier pour mon père: allez lui dire que je le prie de vous donner tous les moyens de nous sauver; dites-lui que je compte surtout sur vous."

Le visage d'Uncas prit une teinte triste et mélancolique, mais il n'hésita plus. Une seconde plus tard il s'était aussi glissé sans bruit dans le fleuve.

Alors Cora, qui ne voulait pas qu'aucun de ses défenseurs mourût inutilement pour elle, se tourna vers Heyward:

"Je sais que vous êtes un habile nageur: ne suivrez-vous pas l'exemple que viennent de vous donner ces trois guerriers?

—Est-ce là ce que vous attendez de celui qui a promis de veiller sur vos jours et de vous conduire à votre père?

—Songez que vous ne pouvez plus nous rendre aucun service: puis la mort est le pire qui nous puisse arriver, et toute créature ne doit-elle pas être prête pour l'heure où son Créateur l'appelle?

—Cora, dit le jeune homme, il y a des maux pires que la mort, et la présence d'un ami prêt à mourir pour vous peut vous en préserver."

Cora ne répondit pas; elle prit le bras d'Alice, qui était loin d'avoir sa fermeté, et entra avec elle dans la seconde caverne.

Heyward avait le coeur si serré, qu'il avait encore peine à se rendre compte de ce qui venait de se passer. Tout était, d'ailleurs, rentré dans le calme le plus complet; il s'avança sans précaution jusqu'au bord du fleuve, et put croire que le danger avait disparu; il s'efforça de se persuader que les Iroquois avaient abandonné leur entreprise: l'espérance rentra dans son âme, et, apercevant David, toujours endolori de sa chute et souffrant de sa blessure, peu grave d'ailleurs, il lui proposa d'aller rejoindre les deux soeurs; il osa même lui parler d'user de son talent pour dissiper leurs frayeurs. Le musicien sourit à cette allusion, un éclair de plaisir brilla dans ses yeux, et tous les deux rentrèrent sous la voûte obscure.

Le premier soin du major fut de barricalder l'étroite entrée avec des pierres et des branches sèches: ces fortifications achevées, il vint s'asseoir sur le rocher auprès de ses compagnes, et, serrant dans sa main son pistolet, il attendit.

"Je me sens plus calme, dit la jeune Alice; nous n'avons sans doute rien à craindre ici. Mettons notre espoir dans ces hommes généreux, qui se sont déjà exposés à tant de périls pour nous sauver."

David la Gamme feuilletait son petit livre, paraissant chercher un hymne qui convînt à la circonstance. Tout à coup,—il avait trouvé ce qu'il cherchait sans doute,—il s'écria: "L'Ile de Wight!" et préluda, se donnant le ton avec son instrument favori; puis il ajouta:

"L'Ile de Wight est un bel air; les paroles sont solennelles. Chantons ce cantique avec tout le respect convenable."

La mélodie, malgré la faiblesse de la voix de David, était touchante: le front d'Heyward se dérida; Cora se mit à sourire tristement; Alice elle-même fixait avec intérêt sur le musicien ses yeux encore pleins de larmes. Le pauvre la Gamme, flatté de l'attention de son auditoire, s'abandonna sans arrière-pensée aux charmes de son art. Le danger semblait maintenant bien éloigné.

Tout à coup d'horribles cris vinrent interrompre la mélodie commencée; les sauvages avaient pénétré sans bruit dans la caverne, et l'un d'eux venait de trouver sous les branches sèches le fusil d'Oeil-de-Faucon; ils s'exprimaient en mauvais anglais, et ces mots: "La Longue-Carabine! la Longue-Carabine!" revenaient à tous moments sur leurs lèvres. Ils savaient maintenant le nom de leurs adversaires; leur fureur en parut augmentée; ils se mirent à chercher de tous côtés avec plus d'ardeur. L'un d'eux trouva les traces du sang que le musicien avait perdu: ils poussèrent immédiatement des cris de joie, s'imaginant qu'ils avaient tué le chasseur, ou Chingachgook, ou son fils, et il leur fallait à tout prix retrouver le cadavre.

Le peu de résistance de la barrière élevée par Duncan fut longtemps une sauvegarde, car les Indiens ne pouvaient s'imaginer qu'un ennemi s'abritât derrière une aussi faible défense. Plusieurs fois même ils s'éloignèrent, occupés à porter leurs investigations sur d'autres points de l'île, et nos malheureux fugitifs purent se croire sauvés; mais les Iroquois revenaient toujours. Par quelles angoisses passèrent le major impuissant et les jeunes filles épouvantées, c'est ce qu'il est impossible de dire.

Au milieu de ces alternatives de craintes et d'espoirs toujours déçus, Alice leva le bras seulement, montrant à sa soeur et à Duncan une figure qui venait d'apparaitre à l'étroite ouverture donnant sur la rivière; ils reconnurent leur guide perfide, le Renard Subtil. En les voyant, il poussa un cri de joie; les hurlements de vingt sauvages se précipitant de l'extrémité opposée, après avoir renversé la faible barrière élevée par le major, remplirent la caverne de confusion et d'horreur. Avant que les malheureux pussent seulement se reconnaître, les Iroquois triomphants les avaient entraînés au dehors, en pleine lumière, et séparés les uns des autres.

Heyward, promptement redevenu maître de lui, observa que, contrairement à leurs habitudes, les sauvages ne se hâtaient point d'abuser de leur victoire. Evidemment ils s'attendaient à trouver d'autres adversaires, car ils continuaient leurs recherches dans les rochers. Lassés sans doute par une infructueuse perquisition, ils revinrent tous vers le major et lui demandèrent d'un ton furieux, en mauvais français, ce qu'était devenu la Longue-Carabine. Duncan feignit longtemps de ne pas comprendre; mais, craignant enfin de les irriter outre mesure, il chercha des yeux Magua, afin de paraître s'en servir comme d'interprète. Le Mingo se tenait à une faible distance, tranquille, ne se livrant plus, pour son compte, à aucune recherche; il avait sûrement atteint son but et trouvé ce qu'il cherchait.

"Le Renard-Subtil est trop généreux, lui dit Duncan, pour refuser d'expliquer à un ennemi sans armes ce qu'on réclame de lui.

—Il demande, répondit sèchement Magua, où est le chasseur qui connaît si bien tous les sentiers de la forêt."

Heyward hésitant encore à répondre, Magua se tut. Mais les sauvages, impatients, réclamaient à grands cris la Longue-Carabine.

(A suivre.)

L'ORGANISTE

C'était un très vieux monsieur que les gamins se montraient du doigt, à cause de ses longs cheveux Il les avait longs et bouclés, comme les Bretons des images, bien qu'il fût de quelque lieu obscur de la Flandre et qu'il habitât une petite ville du Midi. En l'entendant parler, les gens des villages voisins, riverains du Rhône, gens du pays de l'ail, du soleil et du vent, demandaient:

—Quel est donc ce particulier qui a l'accent du Nord.

—Eh! parbleu, vous ne le connaissez pas? C'est M. l'organiste de la cathédrale.

Sa face rasée avait le ton des vieilles faïences de Delft, où toujours un peu de bleu courait sous l'émail blanc. Elle était taillée largement, à la romaine. Quant à ses yeux, ils étaient enfoncés sous une telle forêt de sourcils que deux personnes seulement affirmaient les avoir vus, ce qui s'appelle vu. Encore différaient-elles d'avis sur la couleur.

—Ils sont bleu foncé, disait l'archiprêtre de la cathédrale, M. Foliolis.

A quoi le souffleur du grand orgue répondait:

—Je les ai vus plus souvent que vous, moi qui souffle; ils sont bruns, comme des hannetons de chêne.

Bleus ou bruns, ils étaient d'une douceur inquiète lorsqu'ils regardaient Catherine, souvenir de l'épisode le plus pénible de la vie de M. Bretwiller: son mariage. M. Bretwiller, musicien des écoles du Nord, qui avait la gaieté brumeuse et l'enthousiasme mélancolique, appartenait bien à l'espèce de ces grands barbares qui descendaient de leurs forêts vers Rome ensoleillée, au temps des invasions. Sur leur casque ils sentaient le rayon délicieux, et leur cœur en était ému et en eux s'éveillait un lied nouveau. Leurs armes tremblaient dans leurs mains à la vue des belles Romaines, et ils se disaient qu'il serait bon d'établir sa tente en un pays où l'olive fait de l'ombre à la double récolte du raisin et du blé. A leur manière et très vivement, ils goûtaient le charme des terres étrangères. Mais comprendre n'est point être compris. M. Bretwiller l'a éprouvé. Son Arlésienne ne s'était jamais doutée de ce que peut être un musicien allemand. Ce fut elle qui en mourut. Catherine demeura, pour attester que l'organiste avait été marié. Elle était maladive et laide comme le produit de deux civilisations heurtés, elle avait des cheveux trop crépelés, un front trop bas, des yeux qui n'avaient pu se décider entre le Nord et le Midi et qui restaient couleur de cendre morte, mais aussi une bouche exquise, modelée d'après les modèles antiques, épanouie et sévère, longue et toujours humide, comme les lèvres des coquillages où chante l'éternelle chanson. Elle chantait divinement. Son père n'avait pas de plus grande joie, peut-être n'avait-il pas d'autre joie, que d'entendre les mélodies qu'il composait passer par cette bouche aimée et s'en aller au-dessus des mimosas du jardin, dans l'air de Provence qui porte plus légèrement qu'un autre, à cause de l'habitude, les paroles des hommes et le parfum des fleurs.

Il lui disait naïvement:

—Vois-tu, Catherine, la plupart des hommes n'ont pas d'âme pour deux. Ils n'en ont que ce qui suffit. Ceux qui ont plus d'âme qu'il ne faut pour eux seuls sont les poètes, les philosophes, les joueurs d'instruments et les compositeurs. Surtout les compositeurs, mon enfant, car ils parlent la langue la moins précise, et dès lors la plus générale. Une note n'a pas de patrie. Une mélodie n'est que la clé qui ouvre la porte des songes, en tous dialectes.

Il disait encore:

—Je sais que je suis incompris dans ce Midi. Tout le Chapitre a l'oreille italienne; M. l'archiprêtre est rebelle à la fugue; le maître de chapelle, M. Cabise, ignore peut-être jusqu'aux noms de Bach, de Franck et de Wagner; l'atmosphère est imprégnée de cavatines à la Rossini; mon grand orgue lui-même, si le laissais faire, jouerait tout seul des sérénades; il a le trémolo diablement facile. Mais c'est mon honneur de lutter, d'implanter la méthode allemande en pays latin; tu entendras *Tristan et Yseult* en Avignon, et *le Vaisseau fantôme* chanté en vue de la mer par les bouviers de la Camargue!

Quelquefois ils allaient se promener aux environs de la ville, sur des collines pelées où pointaient de rares bouquets d'arbres perdus dans la lumière. M. Bretwiller essayait de ne pas écouter le Rhône, qui sifflait un allégro d'une extraordinaire légèreté; ni les cigales, toutes napolitaines de chansons, ni les tamaris infatigables murmureurs de berceuses; mais quand il rencontrait un pin il s'asseyait dessous et prenait une leçon.

—Maître des maîtres, disait-il, chanteur du Nord et chanteur du Midi, égal à lui-même et développant le même thème méditatif, sous le soleil et sous la brume.

Mais le plus souvent M. Bretwiller ne sortait pas. On ne voyait guère dans les rues sa haute silhouette courbée, si ce n'est les jours de fête, une demi-heure avant les offices et une demi-heure après. Il marchait, improvisant déjà, possédé par l'idée qui se développait avec une extrême abondance en ces moments d'excitation. Il ne voyait personne, ne saluait personne et ne reconnaissait qu'il était rendu qu'à l'ombre qui, tout à coup, le saisissait aux épaules, près des murailles romanes de la cathédrale, et lui faisait lever la tête. Alors, par une porte dont il possédait seul la clé, il montait, au fond de l'église, jusqu' àla tribune du grand orgue; il s'asseyait, jetait un coup d'oeil terrible au souffleur qui l'accompagnait et plaquait quelques accords, du pied et de la main, pour s'essayer. Puis, le moment venu, il s'abandonnait au charme, tout personnel, hélas! de ses compositions, non plus courbé, mais droit, solennel et heureux.

Le seule personne qui le troublât en ces heures de joie, c'était Catbise, le maître de chapelle, qui lui répondait avec le petit orgue du choeur, Catbise qui soutenait les chantres, un pur Méridional, et de l'espèce blonde, celle dont on ne se défie pas. Ce Catbise, qui n'aurait pas composé une valse, enchantait son public avec des ritournelles, des airs dolents coupés de floritures, des larmes mêlées de tyroliennes, l'art enfin des petits Italiens qui courent les rues, un violon sur le ventre et le sourire aux lèvres. Bretwiller l'exécrait d'autant plus qu'une fois ou deux, chaque année, un chanoine comme il y en a, brave homme du reste et qui ne pensait pas à mal, l'abordait pour lui dire:

—Comme vous possédez votre orgue, Monsieur Bretwiller! Quel dommage que vous ne soyez pas toujours clair! Voyez M. Catbise, un jeune homme de grand avenir: en voilà un que l'on comprend facilement et qu'on suit sans fatigue!

Catherine consolait son père de l'injustice des hommes. Elle était l'intime raison d'une existence sacrifiée. Si on avait pu pénétrer le secret de cette âme de veil artiste, on aurait vu, ce que personne ne savait, pas même Catherine, que s'il demeurait dans ce Midi réfractaire à son art, ce n'était pas pour y faire triompher un jour ses auteurs favoris ou ses oeuvres à lui, c'était pour sauver Catherine, malade depuis l'enfance. Un médecin, de ceux qu'on croit à la lettre, avait dit:

—Si elle quitte le Midi avant vingt-cinq ans, elle ne vivra pas.

Il attendait, assistant avec une espérance grandissante à la résurrection de cette enfant chétive et sans beauté. D'année en année, il constatait un nouveau symptôme favorable. Elle avait un peu de rose aux joues; elle marchait mieux; la voix prenait sans effort l'ampleur grave où s'affirme la plénitude de la vie. Elle vivrait donc? Ils pourraient donc tous deux, elle après la première jeunesse, lui avait la dernière vieillesse, quitter la vallée du Rhône et remonter vers les contrées du Nord? Lorsqu'elle chantait, il disait tout haut:

—Quelle joie d'être ainsi compris! Quelle reine du grand art tu es!

Il pensait en même temps:

—Nous les abandonnerons, va, les amateurs de farandoles; je t'emmènerai; tu étais presque condamnée, et voici que le sourire de la vie reparaît en toi.

Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq, elle atteignait sa vingt-cinquième année. M. Bretwiller ne cherchait plus qu'une occasion. L'occasion vint au-devant de lui, sans qu'il s'en doutât. Pour la solennité de Pâques qui approchait, le bruit se répandit par la ville que M. Catbise avait composé une messe en *sol mineur*. L'organiste n'y crut pas d'abord.

—Sol mineur? Sol mineur? Les gens de son espèce n'écrivent qu'en majeur, Monsieur! Quant à lui, comment voulez-vous qu'il écrive, même dans un ton hilarant et commun? Il n'a pas une idée. Catbise n'a pu composer une messe la mienne, en ré mineur, n'est pas achevée, depuis quinze ans que j'y travaille.

C'était vrai, cependant. Une fureur, où il entrait de la passion musicale et beaucoup de jalousie, s'empara de l'organiste lorsqu'il reçut la partition autographiée des mains de M. l'archiprêtre.

—Vous accompagnerez la messe de M. Catbise au petit orgue, n'est-ce pas, cher Monsieur Bretwiller? Il dirigera.

—Non, Monsieur. Je n'accompagne que ce qui existe. Catbise n'existe pas.

La démission suivit, dans la même journée. L'organiste l'écrivit d'un trait, sans hésiter, sans émotion. Il était libre. Il pouvait remonter au Nord et réaliser son rêve de vingt-cinq années.

Seulement, vingt-cinq ans sont peut-être un grand âge pour un rêve.

Le premier usage que M. Bretwiller fit de sa liberté fut de se rendre à la cathédrale, dans la tribune de l'orgue. Il essaya le hautbois, qu'il trouva d'une qualité tout à fait supérieure; la voix céleste, dont il se servait fréquemment; la trompette, qui ne lui déplaisait pas.

—Bel instrument! dit-il avec un soupir. Entre quelles mains va-t-il tomebr?

Et de la pointe du couteau, sur le plus gros tuyau de métal, il inscrivit ces mots que j'ai lus: "Cet orgue ne pensera plus." Cela lui fit beaucoup d'impression de tourner la clé dans la vieille serrure de la tribune.

En descendant la rue en pente de l'église, il entra chez un marchand de galettes chaudes. Il en achetait une tous les dimanches, à la sortie du grand orgue.

—Adieu, Monsieur Bességuet.

—Au revoir, vous voulez dire?

—Non, adieu.

Il ne s'expliqua pas, car il s'attendrissait.

Il éprouvait la curiosité d'un étranger, dans cette ville qu'il n'avait pas voulu voir pendant toute sa vie. M. Bretwiller regardait les maisons, mesurait de l'oeil les arbres des avenues, reconnaissait les passants et les saluait d'un geste lent qui les suivait.

Quand il arriva devant la haie vive de son jardin, il remarqua une fleur de grenadier qui venait de s'ouvrir

—Celle-là, dit-il; je la regretterai.

Il poursuivit son chemin. Et, entre les bordures de violettes qui embaumaient, chaque matin, lorsqu'il se mettait au piano, le long des treilles qu'il visitait volontiers en automne, il arriva jusqu'à sa fille, un peu moins fier qu'il ne pensait. Elle avait déjà tout approuvé. Elle regretterait plus de choses que lui, mais enfin, puisqu'il souhaitait si vivement s'expatrier...

M. Bretwiller s'étonnait de tenir par tant de liens à un pays qu'il détestait. Sa nature était insistante. Il aimait à approfondir les questions. Il demanda:

—Que nous importe, ici ou là? Nous emporterons notre bonheur, ma petite Catherine, notre chère intimité, qui nous est toutes choses.

—Sans doute.

—Nous vivrons de la même manière.

—Mon Dieu, oui.

—Comme tu dis ça! Tu n'es pas heureuse, Catherine?

—Encore, moi, pensait-il, j'aurais mes raisons de me plaindre. Mais elle? Depuis vingt-cinq ans je n'ai vécu que pour elle...

Catherine se fit prier. Elle hésitait. Elle finit par dire, sans comprendre toute la cruauté du mot:

—Je n'ai été aimé que par vous!

Et M. Britwiller remonta vers le Nord, ayant appris deux choses en peu de temps: c'est qu'il est dangereux d'essayer de réaliser un vieux rêve, mais qu'il l'est encore plus, qu'il est d'une imprudence souveraine, de vouloir connaitre le fond du bonheur qu'on a eu.

René Bazin.

SUICIDE D'UNE GIRAFE

Un des plus hauts personnages de notre époque—quatre mètres cinquante—a disparu l'été dernier La populaire girafe au Muséum est morte. On a dit qu'elle s'était suicidée, succombant à la neurasthénie. La nature l'avait douée d'un long col, pour cueillir la nourriture à la cime des palmiers, non dans la main des marmots dont elle faisait cependant la joie. S'abaisser ainsi était pour le hautain animal une humiliation. Quoi qu'il en soit d'un évènement peut-être un peu dramatisé par notre esprit romanesque, la pauvre bête a évelllé une curiosité sympathique.

Et cependant, elle fut loin d'exciter l'intérêt de celle qui la précéda en 1827. Celle-ci était la première girafe vivante que voyait Paris, et elle présentait cette particularité de révéler aux naturalistes un nouvel individu de son espèce.

Le sultant Méhémet Ali, qui avait voulu faire au roi de France un présent peu banal, l'avait envoyée chercher dans le Sennat et le Darfour. On la trouva entre ces deux provinces, servant de bête domestique à de pauvres Arabes, sur la lisière des terres cultivées; ils consentirent à s'en défaire. Et elle fit route pour la France. Quand elle arriva à Paris, ce fut un délire. Ce jour-là, personne ne resta chez soi. On voulait voir cette bête extraordinaire. Le théâtre ne pouvait manquer de signaler un tel événement. Un vaudeville, la Girafe, ou une Journée au Jardin des Plantes, nous a laissé un témoignage de cette folie:

Mais vraiment, c'est plaisant
Quoi, tout le monde est absent
De la campagne je viens
Pour parler d'affaires... Rien
La girafe est ici,
Le seule affaire aujourd'hui!

—Vous riez, dit un personnage de la pièce; moi, je suis furieux. J'arrive ce matin du Havre pour plusieurs affaires importantes que je crois pouvoir terminer aujourd'hui pour repartir ce soir. Je cours chez un notaire. La girafe! Je passe chez Mme Betophile pour le mariage de mes neveux. Madame est allée voir débarquer la girafe! Mais mon avoué? La girafe. Mon correspondant? La girafe. Ma belle-soeur? La girafe. Tout Paris enfin est en l'air pour voir la girafe, et me voilà forcé de rester un jour de plus dans cette maudite capitale.

Le tableau est à peine exagéré. On rencontre encore des petits cartons signés à la main par le savant Geoffroy Saint-Hilaire: "Permission de visiter la girafe."

La mode en fut influencé: il y eut des robes à la girafe, des bonnets à la girafe, des bonbons, des sacs, des bijoux à la girafe. La chanson s'en mêle frondeuse à son ordinaire. Elle remarqua que la girafe n'était point la seule dont le cou fut si long: le roi aussi. La caricature au service de l'opposition saisit le rapprochement, et avec une déplorable impertinence.

En sorte que tout cet engouement pour la girafe finit par quelques procès pour crime de lèse-majesté.

* * *

La girafe est un animal délicat, sensible, difficile à nourrir, qui ferait volontiers son ordinaire des branchages, les cimes étant le seul plat de verdure à la portée de sa bouche. Fille pacifique des terres ensoleillées, elle se plait à baigner ses yeux de la lumière des vastes horizons, et son jardin naturel est l'oasis. Les loustics qui ont la plaisanterie facile disent de la girafe que c'est un animal qui se monte le cou. C'est nous qui nous montons le cou, si nous croyons pouvoir soumettre à notre lugubre existence de damnée des villes des êtres ivres d'azur et d'espace.

C'est un établissement admirable que notre vieux Jardin du Roi, si négligé maintenant, mais il est, faute de crédits, d'une navrante indigence. Prisonnières de notre médiocrité tyrannique, les girafes n'y vivent guère. Celle de 1827 trépassa en la fleur de son âge.

G.M.

LES PETITS COTES CURIEUX DE LA REPUBLIQUE CHINOISE

Dans l'empire du Milieu, devenu démocratique, la politique n'a pas tué le pittoresque et les Célestes nous étonneront longtemps encore.

C'est ainsi qu'un bureau des cérémonies rattaché au ministère de la Justice vient de terminer un premier travail sur les règles de la nouvelle politesse républicaine.

Il y a maintenant en Chine cinq politesses: la petite, la grande, la masculine, la féminine et l'usagère. Pour la grande politesse, les hommes enlèvent leur chapeu et s'inclinent trois fois. Les femmes ne sont pas tenus de se découvrir. Pour la petite politesse, les inclinaisons sont réduites à une. Pour la politesse usagère, "on est autorisé à tendre la main", dit textuellement le code.

Le bureau des cérémonies a mis également la dernière main au chapitre des vêtements:

"La mode chinoise, dit-il, consistera dans la culotte ordinaire sur laquelle on mettra une longue robe et, en outre, un manteau à une seule rangée de boutons, soie de couleur noire ou de Kian-Lin, à dessins, suivant les goûts."

La mode européenne est tolérée, mais simplement sous la forme d'habit ou de complet redingote et autant que possible en soie de Chine!

Mais il est probable que ces... chinoiseries bureaucratiques ne tiendront pas devant l'esprit nouveau qui remue tout le pays jaune.

Un fait qui le montre bien, c'est la popularité invraisemblable dont jouit l'aviation là-bas depuis l'avènement de la république.

Un nommé Tong-Yu partit à New-York, y passa son brevet de pilote et vint ouvrir une école à Canton. Elle connut vite la prospérité. Tong-Yu s'est tué le 28 septembre dernier sur un aérodrome, première victime de l'aviation en Chine, mais l'élan était donné et les jeunes gens viennent de partout se faire inscrire aux écoles d'apprentissage, et des avions se vendent à Canton, à Pékin.

Si vous doutiez encore que la Chine est à un tournant de son histoire, apprenez que, depuis quelques mois, elle a ses suffragettes et ses grévistes.

Les premières n'ont craint ni les meetings, ni les manifestations dans la rue, ni même les délégations à la Chambre. Melles Fang et Sing, deux femmes de lettres (déjà!)..., ont été les porte-paroles de leurs soeurs. Le président de la République les a poliment éconduites.

Quant aux grévistes, ce sont les traîneurs de poussepousse qui, à Canton, demandent une diminution sur le prix de location de leurs voitures.

Sur le refus des patrons, ils ont pris les grands moyens, les nôtres:

Si l'on disait qu'une république syndicat, grève, avec chasse au renard.

aussi moderne n'a pas créé de décorations, il y aurait beaucoup d'incrédules. Hâtons-nous donc d'annoncer que si les Chinois ont supprimé l'ordre archaïque du Double Dragon... ils y ont substitué l'ordre à deux degrés de Chia-Ho.

LES DIAMANTS

Comment reconnaître un vrai diamant d'un faux?

Voici certes une question qui ne se pose jamais pour les professionnels qui, à 30 mètres de distance, évaluent un diamant et seraient capables d'exprimer, sans se tromper d'un huitième de carat, son poids exact. Mais il peut nous arriver d'avoir momentanément entre les mains un diamant, de l'authenticité duquel nous voudrions être bien sûrs, sans demander avis à personne et sans consulter un bijoutier. Voici un "petit truc" infaillible. Séchez soigneusement le diamant puis laissez tomber sur lui une toute petite goutelette d'eau. Lorsque vous aurez bien réussi à placer cette gouttelette en équilibre, soulevez-la avec la pointe d'une aiguille. Si le diamant est vrai, elle conservera sa forme sphérique. Au contraire elle se dispersera et s'étalera si la pierre est fausse.

Encore un autre système, à la portée de nous tous. Faites un point d'encre sur un papier, puis regardez-le avec une loupe en intercalant la pierre que vous voulez vérifier. Si vous avez affaire à un diamant véritable, le point apparaîtra aussi clair et aussi net que si vous le regardiez directement. Au contraire, s'il s'agit d'une pierre fausse, on vous verrez plusieurs points, ou celui-ci sera déchiqueté ou brisé par la réfraction inégale des rayons lumineux à travers un bloc de verre.

J'ai beaucoup de formes d'idées, mai strop peu de formes de phrases.

Je rends grâce du ciel de ce qu'il a fait de mon esprit une chose légère, et qui est propre à s'élever en haut.

J'aime, comme l'alouette, à me promener loin et au-dessus de mon nid.

Il faut à mon esprit des entraves, comme aux pieds de ce Léger du conte des Fées, quand il voulait atteindre.

Je n'aime la philosophie, et surtout la métaphysique, ni quadrupède ni bipède; je la veux ailée et chantante.

ST-BONIFACE

M. le docteur Galliot, de Notre-Dame de Lourdes, est de passage à Saint-Boniface et Winnipeg, en voyage d'affaires.

* * *

M. le docteur Bonin, de Sainte-Agathe, est venu ici en voyage d'affaires.

* * *

Mgr Langevin est parti hier soir, accompagné de M. l'abbé Lambert, pour aller à Pembina, Dakota Nord, bénir le couvent des Soeurs Oblates. Il est revenu ce soir.

* * *

L'intronisation de notre nouveau maire, le docteur Lachance, aura lieu samedi le 3 janvier.

* * *

Le Jour de l'An après-midi, de 4 à 6, le docteur Lachance recevra à sa résidence.

* * *

M. C.-A. Gareau, de la compagnie Brydges et Waugh, est parti en voyage d'affaires à Montréal, New-York et Chicago. Il sera absent pour deux ou trois semaines.

* * *

Le R. P. Morice, o.m.i. et le R. P. Lucien Teasdale s.j., sont allés assister M. l'abbé Lee, curé de Transcona, pour la fête de Noël. A la messe de Minuit, notre choeur de chant a rendu le programme suivant:

Minuit Chrétiens—Noël *J. Adam* Soliste, P. Taillefer.
Messe des Rois Mages *Alfred Pilot*.—Solistes: J.-A. Ferland, Paul Taillefer, E. Beaudry, Jos. Clément et C.-C. Bernier.
Credo—du Saint-Esprit. *J.-B. Mazinque*.—Soliste, Jos. Clément.
Offertoire—Puer Natus est. *R. Poisson*.
Messe de l'Aurore
Dans la nuit étoilée. *Gravier*.—Soliste, E. Beaudry.
Cantiques—Anciens Noëls.
Messe du Jour
Messe Royale........ *H. Dumont*

* * *

Melles Cécile, Antoinette et Berthe Jutras, de Letellier, étaient, à Noël, en promenade, chez leur frère, M. Norbert Jutras, et leur soeur Mme G. Brunet.

* * *

Dimanche après-midi, à quatre heures, les Dames Patronesses ont distribué un joli Arbre de Noël aux orphelines de l'Hospice Taché.

* * *

MM. Gevaert et Deniset, courtiers d'immeubles, ont distribué à leurs clients un joli calendrier représentant un des plus splendides coin du lac Georges.

Nous les remercions de l'envoi de ce calendrier.

* * *

MM. Marcel Grymonpré et P. Fontaine ont reçu dans la nuit de lundi à mardi dernier la visite d'audacieux cambrioleurs qui s'en sont retournés en emportant de nombreuses marchandises.

* * *

SUCCURSALE DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS DE SAINT-BONIFACE

Rapport du Secrétaire

Prochaines séries de Pedro, 13 et 27 janvier, 10 et 24 février, 10 et 24 mars.

Un vote de condoléance à M. A. Gauvin, en raison du décès de son neveu, M. A. Holland, proposé par M. J.-B. Leclerc, est secondé par toute l'assemblée.

A la dernière partie de Pedro les heureux gagnants furent Melle Alice Mondor, un tabouret offert par M. Robert.

Consolation, Mme C.-A. Lambert; prix des hommes, M. A.-C. Larivière.

Les magnifiques prix offerts par l'Honorable Secrétaire-provincial, M. J. Bernier, ont été remis à Melle M.-J. Bérubé et M. J. Lavoie.

Le Dr Laurendeau propose un vote de remerciement à l'Honorable Secrétaire-provincial. Cette motion est secondée par tous les assistants, de même qu'une adresse de félicitations à M. J.-B. Leclerc au sujet de sa récente nomination d'Inspecteur des enfants négligés.

Rapport financier de la Société des Artisans Canadiens-français pour l'année 1913
Succursale No. 162

Cotisations perçues pour et envoyées au bureau principal, $1,620.08.

Ceci est divisé comme suit:

Caisse Centrale	$ 143.55
Caisse des Malades	248.01
Caisse des Décès	1,228.49
	$1,620.08

La Caisse locale nous a rapporté la somme de $95.70.

Montant payé aux malades durant l'année, $89.23.

17 nouveaux membres admis; 5 transfers reçus. Total—22.

Nous comptons 4 déchéances, 2 transfers donnés. Total—6.

Soit une augmentation de—16.

AU SACRE-COEUR

A une réunion tenue hier soir, aux bureaux de M. U. Lebel, avocat, on a décidé la formation d'un Club de Raquetteurs français à Winnipeg. Ce club s'appellera le "Voltigeur". M. E. Dufresne, de la Banque d'Hochelaga, a été élu président temporaire, et M. S. Tremblay, vice-président temporaire. Après l'adoption du costume que porteront les membres du club, il a été décidé qu'une nouvelle réunion serait tenue le 7 janvier au même endroit.

* * *

M. et Mme Eug. Brosseau, en promenade chez M. S.-A. Pielaluc, 573 avenue McDermot, ont eu la douleur de perdre une de leurs petites filles jumelles, Marie-Irène, à l'âge de quatre mois et douze jours, à la suite d'une inflammation de poumons. Après le libera au Sacré-Coeur, la sépulture eut lieu à Saint-Boniface.

M. Brosseau demeurait autrefois à Strasbourg, Sask. Il est venu dernièrement à Winnipeg après avoir vendu son hôtel à MM. Gentier et Levene.

* * *

M. et Mme Arphélien Pepin, de Tessier, Sask., et leurs enfants, ont passé la fête de Noël chez les parents de Mme Pepin, M. et Mme J. Saint-Pierre, 475 rue Spence. Ils sont partis, après un séjour de quelques jours, pour la province de Québec. Ils y passeront trois mois.

* * *

M. Pierre Poulin, gérant du département des provisions de la maison de gros Jobin, Marrin Co. Ltd., est allé passer le temps des fêtes à Montréal.

* * *

M. Jos Mousseau qui souffre d'une attaque d'érysipèle, prend du mieux.

* * *

Nous avons eu une brillante Messe de Minuit. L'église était tout à fait remplie. Le choeur a rendu avec grand succès une magnifique messe. Les cantiques de Noël furent un charme.

Le R. P. Portelance, o.m.i., curé, officia, assisté de R. P. Edm. Tessier, o.m.i. d'Edmonton, comme diacre, et de l'abbé ... Caron, séminariste, comme sous-diacre.

La messe du jour fut chantée par le R. P. Boyer o.m.i.

* * *

Mme Edmond Gauthier, de la rue Lipton, qui était gravement malade, est revenue chez elle parfaitement rétablie.

* * *

Mme Pélissier qui a subi une grave opération à l'hôpital de Saint-Boniface, est maintenant hors de danger.

* * *

Le R. P. Péran o.m.i., curé de Saint-Laurent, est l'hôte du R. P. Portelance o.m.i.

DEUX INCENDIES A MONTREAL

La métropole canadienne est privée d'eau

Montréal, 30.—Un pâté de maisons, coin des rues Ontario et Saint-Hubert, a pris hier midi. En moins d'une demie heure, vingt magasins et résidences étaient réduits en cendres. Par suite du manque d'eau, les pompiers ne pouvaient combattre les flammes. Traversant une petite ruelle, les flammes s'attaquèrent à un grand garage d'automobiles. Plusieurs explosions se produisirent, projetant de tous côtés des jets de feu qui allumaient de nouveaux incendies. A deux heures et demi de l'après-midi, constatant l'impossibilité de se procurer de l'eau et voulant circonscrire l'incendie qui menaçait de détruire tout ce quartier, le chef Tremblay décida d'employer la dynamite et de faire sauter toutes les maisons d'un certain rayon. Presque au même moment, les pompiers réussirent à établir un courant entre le fleuve, qui se trouve à un mille et demi du lieu de l'incendie, et les pompes à vapeur. En quelques instants, ils contrôlèrent les flammes. Les pertes sont de près de $300,000 et les assurances ne s'élèvent pas à plus de $50,000. Les principales victimes sont:

M. Joseph Laurier, propriété détruite, perte $25,000, assurance $18,000. Plus $6,000 de dommages aux bâtiments environnants, couverts par les assurances.

Pertes du garage d'automobiles, $150,000, partiellement compensé par les assurances.

Le bâtiment de la compagnie de garage, $25,000, $5,000 d'assurances.

Decbul Tools, Ltd., perte de $70,000, couverte de $10,000.

M. Maréchal, $2,000. Pas d'assurance.

M. Béliveau, pertes $2,000. Montant de l'assurance inconnu.

Montreal Portrait Co., pertes $2,000 montant de l'assurance inconnu.

M. O. Joly, pertes $500. Assurance $500.

* * *

Un second incendie qui a éclaté, à quatre heures ce matin, 857 rue Saint-Laurent, a forcé le chef Tremblay à mobiliser toutes les forces de la brigade. Tout un pâté de maisons sera certainement réduit en cendres. L'on est certain cependant que l'incendie ne s'étendra pas plus loin.

Ce sont les pompes de la Montreal Water and Power Co., qui fournissent l'eau pour combattre ce second incendie.

NOEL A LA CAMPAGNE

Une belle célébration à Fannystelle

La Noël cette année a été célébrée avec un éclat plus qu'ordinaire.

Tout d'abord, c'était la première fois que les catholiques de cet endroit se réunissaient au coeur de la nuit dans la nouvelle église pour assister aux Saints Mystères. Aussi tout avait été fait pour que le souvenir de cette nuit bénie, anniversaire de la naissance temporelle de Notre-Seigneur, un événement qui devra rester gravé dans le coeur de tous.

L'étable rustique faite de bois, de chêne tiré des forêts de Starbuck, paroisse voisine, est le travail de M. Ulric Boisvert, la crèche aux rochers de diverses nuances, et embellie du sapin traditionnel éclairée de lumières multiples et multicolores, fait l'admiration de plusieurs et fait connaître le savoir-faire de M. Adolphe Guyot, à qui revient tout le mérite de l'entreprise. C'est grâce aussi à ce monsieur, aidé tantôt de M. Adolphe Piché, tantôt de M. L.-A. Morissette, que l'église était si propre et ornée avec tant de goût. L'ensemble des décorations était magnifique.

Et que dire de cette messe en musique, de ces cantiques appropriés! Ah! il serait bien difficile à l'auditeur de décrire ses émotions, alors que les chants si pieux et si suaves de Noël retentissent à son oreille attentive. Mais sa tâche serait encore plus ardue s'il s'agissait de louer dignement l'infatigable organiste de Fannystelle, M. Philippe Painchaud, pour son zèle persévérant au choeur de chant. Tous le savent, il est l'âme de notre maîtrise et sait avec quatre ou cinq volontaires remplis de talent musical il est vrai, rehausser l'éclat des cérémonies religieuses par des chants toujours bien exécutés. Soit dit en passant que la messe en musique était en tout conforme au "Motu Proprio" et qu'enfin on s'est décidé à prendre la prononciation romaine.

Nous avions à l'occasion de Noël le bonheur de revoir parmi nous le R. P. Blain s.j. Dans son allocution à la messe de minuit le bon Père fit ressortir l'extrême pauvreté du Sauveur Jésus. En naissant pauvre il donnait à l'humanité une preuve évidente qu'il venait sur la terre pour le dernier des hommes tout aussi bien que pour le riche et le savant qu'il honorait l'état du pauvre et de l'artisan. Par conséquent, le travailleur, le pauvre, devait toujours même dans la pauvreté s'estimer heureux et content de son sort.

A la messe du jour les ligueurs les privilégiés du Sacré Coeur, comme les appellerait M. le curé, entendirent de nouveau l'explication de leurs graves obligations. Des chiffres, au sujet des dépenses faites pour la boisson, nous firent bien voir que ce breuvage fait la ruine des peuples comme des individus. A l'issue du sermon les ligueurs présents furent tous décorés de l'insigne de la Ligue et renouvelèrent solennellement les promesses.

Espérons que cette poignée de soldats du Sacré Coeur saura toujours être à l'avant-garde, et défendra à l'occasion les droits de la Sainte Eglise.

Auditeur.

TOUT LE MONDE EST CONTENT

Une anglaise, Mme Catherine Dodd, eut l'idée, il y a quelques années, de distribuer à six cents élèves des écoles d'Angleterre, âgés de onze, douze ou treize ans, un questionnaire ainsi conçu:

"Préféreriez-vous être homme ou femme, et pourquoi? Quel est l'homme ou la femme que vous voudriez être?

Trente petites filles, à peine, sur trois cents, regrettèrent de n'être point nées hommes et deux garçons seulement exprimèrent leur chagrin d'appartenir au sexe fort.

D'où il résulte que dans l'un et l'autre sexe, l'immense majorité accepte son destin. Il est vrai que, d'un sexe à l'autre, on voit varier les motifs de cette acceptation.

Ce qui domine chez les petites filles, c'est l'orgueil et le sentiment de leur supériorité.

"Les femmes, remarque l'une, ont plus de bon sens que les hommes."

"Elles travaillent, dit une autre, tandis que les hommes bavardent." Et une troisième ajoute qu'elles sont plus braves que les hommes, qu'elles font les choses plus vite et que les hommes... se grisent."

NOEL TRAGIQUE

Quatre vingts personnes, la plupart des enfants, périssent en célébrant Noël

Calumet (Michigan), 26.—La journée de Noël s'est écoulée dans la tristesse et la population entière s'est occupée des préparatifs des funérailles des victimes de la panique d'hier.

Le coroner s'occupe de la constitution d'un jury qui sera chargé de l'enquête.

Diverses réunions ont eu lieu au cours desquelles des quêtes ont été faites au bénéfice des familles des victimes.

La police recherche un homme portant une barbe, que l'on croit être celui qui poussa le cri: "Au feu!", semant la panique dans la salle. Malgré les recherches faites durant toute la nuit, il n'a pas encore été possible d'établir son identité.

Le nombre exact des morts n'était pas encore connu ce matin. Bien que 74 cadavres aient été identifiés, au pense qu'il en reste encore cinq ou six, peut-être davantage. Parmi les morts reconnus jusqu'ici, se trouvent 37 jeunes filles, 19 garçons, 13 femmes et 5 hommes. La plupart sont des enfants de mineurs qui faisaient grève depuis l'été et qui vivent des subsides que leur fournissent des organisations ouvrières.

Le président de la Western Federation of Miners, Charles H. Moyer, a adressé au président Wilson un télégramme dans lequel il lui donne l'assurance que le cri: "Au feu!" n'a pas été poussé par un gréviste ou un ami des grévistes et lui demande d'ordonner une enquête des autorités fédérales.

Des familles entières ont péri dans l'affreuse panique. La réunion avait lieu à l'Italian Hall. Le cri d'alarme fut prononcé en différentes langues et en un instant les sept cents personnes présentes se mirent à courir en tous sens. Les enfants avaient été formés en rangs et s'apprêtant à défiler sur l'estrade pour y recevoir les cadeaux de Noël; la plupart d'entre eux étaient donc séparés de leurs parents de sorte qu'au lieu de sortir directement, beaucoup de parents et d'enfants se cherchaient dans la salle ce qui ajoutait à la confusion.

Le plus grand nombre des morts furent trouvés au bas de l'escalier. Ceux qui étaient arrivés en haut les premiers furent sans doute bousculés par les autres et roulèrent jusqu'au bas. Les uns se fracturèrent le crâne, d'autres eurent la poitrine défoncée, d'autres enfin furent étouffés sous le flot de ceux qui arrivaient éperdus derrière eux.

La police et les pompiers étaient arrivés au bout de quelques minutes mais ne purent pas tout d'abord pénétrer dans l'immeuble à cause de l'amoncellement des cadavres. Ils durent entrer par l'échelle de sauvetage.

Quelques personnes avaient fait de leur mieux pour rétablir l'ordre; une femme s'était mise à chanter, tandis qu'une autre l'accompagnait au piano dès qu'avait retenti le sinistre cri d'alarme, mais la panique avait été plus forte que tout.

Des échelles furent dressées par les pompiers devant plusieurs fenêtres et un grand nombre de personnes furent sauvées ainsi.

Ce ne fut que lorsque un certain nombre de personnes venant de l'extérieur eurent pénétré dans l'immeuble et eurent répété à voix haute qu'il n'y avait pas d'incendie que le calme se rétablit peu à peu; le reste de l'assistance s'écoula alors en bon ordre.

Les quêtes au bénéfice des familles des victimes ont commencé avant même que le dernier cadavre eut été enlevé.

DISTRIBUTION DES DIPLOMES

On a tout récemment distribué leurs diplômes aux ingénieurs de l'*Omar School of Trades and Arts*. Ce sont les gradués de l'année pour la réparation des automobiles, des machines mues par la gazoline, le maniement des engins à gazoline employés dans le travail de la ferme.

M. T.-H. Hemphill, de l'*Omar School of Trades and Arts*, a déclaré que ces gradués venaient de tous les coins du Manitoba et de la Saskatchewan et qu'ils s'occupaient de la machinerie employée dans le travail de la ferme.

M. F.-C. Banks se vit lire une adresse par les étudiants et présenter un loquet de montre en or solide.

M. Thomas Lawson, A. M. de l'O. S., remit leurs diplômes aux élèves suivants:

D. Munroe, Wawanesa, Man., Lorne Baker, Cypress River, Man. Augustus Campbell, Boston, Mass., J. Ingram, Pilot Mound, Man., A. Austin, Wawanesa, Man., D. Wasson, Oxbow, Sask., F. Laub, Stonewall, Man., G.-F. Andrews, Winnipeg, Man., J. Butler, Boston, Man., R.-E. Chestnut, Belfast, Irlande, P. Harousse, Winnipeg, Man., H. Knox, Midlothian, Ecosse, L.-C. Blackert, Selkirk, Man., J. Girohamy, Baldour, Man., W. Klink, Bismark, S. D., W. Saunders, Guelph, Ont., W. Robbie, Aberdeen, Ecosse, A. Béliveau, Saint-Boniface, Man., W. Thompson, Conor, Man., P. Connis, Arbourg, Man., W. Donnelly, Winnipeg, Man., L.-G. Howell, Indian Head, Sask., S.-H. Oliver, Kenora, Ont., J.-M. Kemp, Saltcoats, Sask., H. Tingley, Melita, S.-H. Halldorson, Gimli, Man., H. Oakland, Morris, Man., H. Laudrey, Grenfell, Sask., A.-W. McInnis, Portage la Prairie, Man., R.-D. Whitman, Emerson, Man., W. Kitt et W. Walker, Brandon, Man., J.-P. Harder, Altona, R.-W. Crown, Argyle, Man., Fred. Alcock, Watrous, Sask.

LE CARACTERE PAR LES YEUX

Nous avions le langage des yeux, des dents, des mains, du nez, etc... Voici qu'un professeur se fait fort de deviner le caractère d'une personne d'après sa vue!

L'homme—ou la femme—qui a une vue normale et qui ne porte pas de verres est généralement soit un fat, soit un "terne".

Le myope est généralement un fin lettré et un érudit... Mais celui dont la myopie est trop accentuée est un "petit esprit" et un "fouinard".

Le presbyte est, ou bien un vieillard débonnaire ou bien un aimable indifférent.

Quant à celui qui a un oeil myope et l'autre presbyte, il est prédisposé à la folie.

Les yeux bleus indiquent la douceur, la tendresse, la tendance à la contemplation; dans un visage pâle, ce sont deux parcelles du ciel tombées dans le calice d'un lys; dans un visage brun, deux étoiles au milieu des nuages. Les natures sentimentales sont caractérisées par les yeux bruns ou couleur noisette.

Les personnes au regard vague se plient facilement aux circonstances de la vie, et celles dont les yeux ont des reflets verts sont raisonnables et courageuses.

Les yeux d'un ton gris, à reflets changeants, mais où dominent les teintes bleues ou orange, dénotent une forte intelligence, un caractère impressionnable, beaucoup d'initiative et des tendances artistiques. Quant à l'oeil noir, il décèle une âme terrible.

LES BEGUES ET LA PLUIE

La pluie aurait, paraît-il, une certaine influence sur le bégaiement, qu'elle augmenterait dans une notable proportion.

Le docteur Salvador Rozzi, directeur de la clinique des "Langues entravées", de Suzo, vient de prescrire à ses malades d'éviter les promenades sous la pluie.

Mais si l'averse accroît le bégaiement, par contre, le soleil développe le coefficient d'éloquence des bègues, à un point tel qu'un sujet atteint d'insolation prononça sans heurts vocaux, un beau discours!

Aussi, dès que Rhoebus surgit, de longues théories de jeunes Démosthènes préfèrent la cure des rayons aux cailloux gênants, se promènent à Suze sans chapeau.

Le tout est de ne pas aller jusqu'à l'insolation complète; sans quoi le remède serait pire que le mal.

En toutes choses, il me semble que les idées intermédiaires ne manquent, ou m'ennuient trop.

RECEPTION

A l'occasion du Jour de l'An, Mgr l'Archevêque recevra à l'Archevêché, durant l'après-midi, de deux à quatre heures.

Cette réception n'est que pour les hommes. Le Jour des Rois, aura lieu la réception pour les Dames.

JOYEUX NOEL

Fort Frances, Ont., 27.—M. et Mme J.-P. Owens ont eu un joyeux "Christmas Supper", où quelques parents et amis étaient présents. Mme Owens et Melle Florence ont reçu de magnifiques cadeaux.

AU SACRE COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:
Messe basse à 8 heures.
Grand Messe à 10.30 heures.
Office du soir à 7.30 heures.
La semaine:
Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.
Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfants de l'école assistent à cette messe.
Les confessions:
Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.
La veille des fêtes d'obligation.
La veille du premier vendredi du mois.
Tous les matins à l'heure des messes.
Les Sociétés:
Premier dimanche du mois à 7.30 heures p. m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.
Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Enfants de Marie.
Troisième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Dames de Sainte-Anne.
Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion de la Ligue des hommes.
La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3 heures.
L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p. m.
L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.
La commission scolaire le 3 me mercredi du mois à 8 heures p.m.
Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.
Le premier vendredi du mois le Saint-sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.
Messes à 7 et à 8 heures p.m. 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.

NOUVEL ORDO

Le nouvel ordo de 1914, de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, est à la disposition du clergé et des communautés religieuses, à l'archevêché de Saint-Boniface.

Sur réception du prix, on enverra un ordo perforé, 50 sous, ou un ordo non perforé, 40 sous.

J'ai passé le fleuve d'oubli.
Le chemin de la vérité! j'y ai fait un long détour: aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu.
La révolution a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible.